

BÉAKOAK

n°2

Yves Teicher

(1962 - 2022)

l'ami

imbattable

La 7

Les poètes n'ont jamais vu la mer, ils mentent. Leurs ailes d'anges pliées au fond d'un sac à dos. Dans les vestiaires, oubliées depuis trop longtemps, dans les caves, sentent le renfermé, le moisi.

Ils pleurent vraiment beaucoup, errent de longues journées, de longues nuits, s'enivrent de tous les rires. Derrière les rideaux, épaisse, la mélancolie monte. Dans les tristes banlieues, la nostalgie à fleur de peau. Les brumes de novembre, les arbres amaigris.

Trente et un juin 1976, 16 heures.

Oracle de bitume, l'asphalte bleuie, fleurie, tapis volant jonché de bagages, fleurons des voyages d'antan, de l'avenir montant.

Gamelles, matelas gonflable, godasses, malles d'acier... rayonnent le futur.

L'envers du décor, les souvenirs, l'AZUR.

Orages bouillonnants, éclairs subits, un véhicule automoteur vrombissant les ronrons de la nuit.

Dans son manteau de lumière, une apparition souveraine.

TransFrance, transalpine, au loin luit le siècle prochain.

Gadgets d'époque dernier cri, en ordre de marche, le

(texte inédit d'Yves Teicher)



Une tranche de vie avec Yves Teicher

Une dégaine à donner à croire qu'il trébuche en permanence sur ses lacets, une impression qu'il manque une ficelle pour tenir son pantalon, un accoutrement d'épouvantail, une tignasse à la Einstein, un nez à fumer sous la douche, des paluches à faire crever d'envie le plus balèze des bûcherons, c'est cela que je croise en juin 2011 à la Ferme de la Madelonne, où je venais assister au concert de Yves Uzureau qui chantait Brassens, accompagné ce jour là par Gilles Quéting et Rodolphe Raffalli, fabuleux guitariste manouche.

Le concert commence, et Uzureau enchaîne ses « Brassens » de maîtresse façon... Arrive le moment des rappels et là, je me frotte les yeux en voyant mon « clodo » s'approcher de la scène, un violon à la main, et ça va très vite, ça swingue sur « *Le vent* », Raffalli d'un côté et mon épouvantail de l'autre... Je me tourne alors vers Claude Lentz, le patron de la Madelonne : « C'est qui ce mec ? »... et Claude de me hurler : « T'es con ou quoi, c'est le plus grand violoniste du monnnddddde. »

Après le spectacle je sors pour m'en rouler une, et s'avance vers moi le violoniste, débraillé : « T'as pas une petite sèche ? »

Voilà comment est née cette amitié indéfectible, et voilà comment j'ai compris que l'habit ne faisait pas le moine.

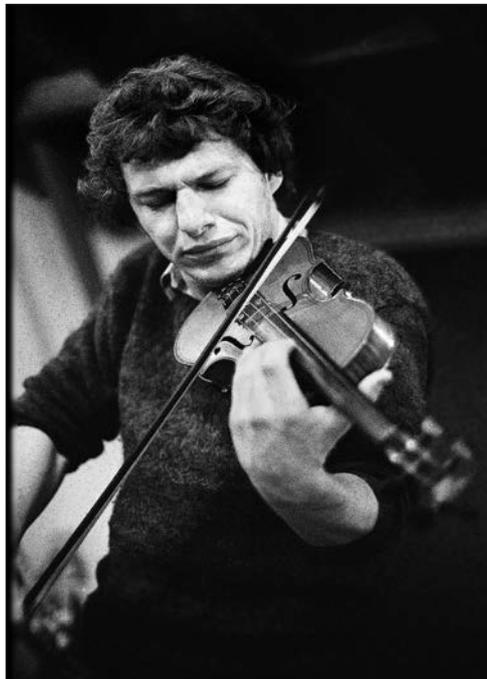
Yves Teicher, car il s'agissait bien du grand violoniste Yves Teicher, me propose de venir l'écouter le lendemain au « Sauvenière » à Liège, où il joue des tangos argentins accompagné par Léon Humblet, un pianiste impressionnant qu'il me présente à la fin du spectacle. On parle d'un possible concert "Brassens" avec Léon à l'accordéon, André Klenes à la contrebasse et Yves au violon : le premier aura lieu en février 2012 à Marchin.

Passionné de Brassens, quelque peu guitariste, je mesure la chance que j'ai de pouvoir être accompagné par un aussi talentueux musicien. Et surtout, maintenant qu'il nous a quitté sans tambour ni trompette, d'avoir avec lui sillonné la France de long en large en cultivant une amitié qui pouvait passer du noir au blanc en quelques secondes : lui étant branché carte routière pour voyager, et moi GPS. Je ne lui ai jamais avoué, mais il avait plus souvent raison que moi...

L'aventure commence en avril 2012, quand je suis invité par Jean-Marc Dermesropian au Festival Brassens de Vaison-la-Romaine. Je persuade Yves et Léon de se joindre à moi. Pouvais-je deviner que cette invitation allait permettre de faire connaître le magnifique spectacle d'Yves Teicher dédié à Charles Trenet ? D'abord à Vaison et à la Cafet'Yères de

Cuverville-sur-Yères avec Léon Humblet (où ils donnent le dernier spectacle avant fermeture définitive du lieu). Et ensuite avec le pianiste Johan Dupont... à Paris, à Perpignan, à Carcassonne, à Grenoble, à L'Isle-sur-la-Sorgue, à Pézenas, à Rohan, à Montpellier, à Barjac, à Chaumont, à Bois Baudry, à Liège, dans divers lieux en Belgique et j'en passe...

Pour la petite histoire, Yves Teicher et Johan Dupont ont participé à l'inauguration de "l'aire Trenet" à Narbonne-Vinassan Sud (A9). Le directeur de Vinci en personne est venu parler de son désir de "mettre à l'honneur" des artistes comme Brassens, Bobby Lapointe et Trenet, et de sa volonté de "mettre la culture" sur les autoroutes. Mais aucun mot, aucun regard pour les deux artistes qui venaient de jouer magistralement quelques pépites de Trenet à quelques mètres de lui...



Yves Teicher - Paris, 1987 - © Jean-David Moreau

J'admirais l'artiste évidemment, mais plus encore l'humain délicat, attentif, sensible... ses rires, ses gros rires, nos kilomètres avec des véhicules qui menaçaient de nous lâcher à tout moment, des nuits à dormir dans la voiture, voire dehors, des concerts dans des petits lieux, à la maison, dans des vignobles, dans des grandes salles, parfois rien qu'à deux, parfois avec Stéphane Martini, ou Johan Dupont, ou Jean-François Foliez, et même Jacques-Ivan Duchesne. Avec cet engouement quasi unanime du public, pas une mouche qui vole, et les applaudissements qui fusent à la seule annonce de son nom.

Et puis ce coup de fil de son frère, le guitariste Stéphane Martini : « Yves est mort dans son lit »... La nouvelle a amené du monde au haut de la côte de Robermont le 19 avril à

13h00... Et j'ai croisé tous ces gens venus de partout de Belgique, de Paris, de Bretagne, de Normandie, pour boire avec lui sa dernière bière... et repartir avec l'impression que leur vie ne serait plus jamais la même. Mais heureux d'avoir croisé celui que je surnommais souvent "l'Albatros", tant sa ressemblance avec "le vaste oiseau de mer" de Baudelaire était stupéfiante.

J'ai perdu un ami, mon ami, mais c'est incroyable le nombre de personnes qui ont aimé cet homme-violon dingue... et qui en parlent mieux que moi.

« *Il faudrait toujours, quand on dit adieu, pouvoir dire aussi je vous aime* »... cette phrase de Trenet qu'il avait fait sienne, et qu'il chantait si bien.

Jacqy Evrard
(*L'Asymptomatique*, avril 2022)

Transporte nos sens, ovals prairies, vallons, villes, villages, nationales, millions d'insectes fracassés sur l'énorme pare-brise. Masque noir, éclairé de lucioles, de phares avides, éblouissants. Avance à vive allure à notre rescousse, sublime les secousses, les roulis, les chocs, les remous.

Avance sans grand fracas, nous conduit à la source du grand jeu. Traverser le tunnel de Fourvière, découvrir les toits de tuiles rouges, le midi dehors et dans nos têtes, voir défiler la 7, les premières collines, enchaînées aux rideaux, aux vitres étanches, enchaînées dans le cœur des archanges, des fées endormies sur les repose-têtes, les sièges rabaissés, le moteur psalmodiant la complainte des soleils (futurs).

Avenir

Amour prochain?

Tout le monde descend

Mais soudain l'herbe est matérielle, la pierre, les champs, la rivière.

En toc, en loques, en caoutchouc brûlé.

La Lorelei marche pieds nus dans les débris brûlants, les mains trempées dans le cambouis, la survie.

Il est à présent l'heure de se protéger des intempéries, de la faim, agiter du poignet les travaux forcés.

Construire le village, installer le campement, se prémunir de la tempête, de l'orage, de la soif.

J'attends l'amour prochain, la bise dans les arbres, le souffle nouveau, une Histoire nouvelle, toucher du doigt tous les mystères, les mythes réinventés, les sirènes portées aux nues, la Madelon cachée derrière la table à feu, le vent siffleur, moqueur, menteur, la grande illusion.

J'attends la caresse d'été, ses prouesses, sa marque au fer rouge, les granits moussus à flanc de coteaux, la montagne, la délivrance, tableaux vivants, virevoltants. Les Chapelles à ailes, à bruit d'eau, les citadelles sous l'écorce des châtaigniers, les rameaux, la ramure, palmes, algues, pieuvres de l'océan, sucer l'âme, le brame, les cumulets des saisons, les hématomes filandreux sous le ciel mauve, les champignons poussant comme des maisons, les maisons poussant comme des champignons vénéneux, de la rocaïlle mythifiée, départementale, ciselant l'esprit de clocher, les clairs matins, les aubes pleines de fruits frais apatrides, dégoulinant dans les écuelles à aspirer, à respirer, à s'époumoner !

« J'attendais Dieu avec gourmandise »

Nous attendions notre frère, notre aîné, notre messie, l'écologie sans solde, l'utopie, les folles prémonitions.

SAINT Giono dans sa simplicité nous guidait, nous scrutait, nous illuminait.

Manger le gant de crin, le savon de Marseille, écouter le vent siffler dans les vieux châssis, sous les portes, tuyaux d'orgue enfoui (enfui ???), en fugue, amoureux, hors des Églises.

Retrouver les pigments de la peau, sous la peau, le rire de la morte, le cadavre de lapins dépiautés, le squelette de Madeleine au fond du puits, les brouhahas des chauves-souris dansant sous les toits.

La 7

Au temple de verdure « la main à charrue » dans un bain de fierté toutes les correspondances, parfums, sons, couleurs, sur les monticules des champs labourés, la main de l'homme aux paysages transcendés, vallons, oasis, peupliers, tous les trophées du dur labeur. Extases embrasées autour des villages, aux creux des sillons, des méandres, Émus par les fumées d'Hiver, les lavandes décharnées, défleuries. Sa philosophie féroce, philosophie des prés, des blés mûrs, les livres en cavale déployés sur les fauteuils, les canapés, bêlant sur les tables, les armoires dérangées en remue-ménage. Nos membres petit à petit reconstruits, nos organes, notre corps masse sonore recentré dans le temps et l'espace. Partir à la maraude des étoiles, du feu, du ciel.

Ivrogne, ivrognerie en berne, le drapeau éthylique, les veillées, les rallyes pédestres.
Boire le vin aigre, le vin de coopé, de jerrican, à la pelure d'oignon.
Dans la rivière pipi-rouge, pipi-vert...

Voir s'écouler le fiel, le miel de Brassens, de Ferrat, d'Aragon... Au son des guitares plus glinglignates que nylon...
Les Hiérarchies s'étouffaient.

Voir s'écouler la chanson, l'anarchie des mixités, à tue-tête, les voix bêlantes, petits et grands réunis, sang mêlés...

Voir répéter les visages, purléchés par les flammes.

Debout sur la pierre

J'improvise le poème

Odes à la Volane

Incantations à la vallée

Ivre mort dans les genêts

À l'aube, gagner sa lenteur, le pas du montagnard naturel.

Apprivoiser le cri, psalmodier la contemplation, l'amour.

Marquise, si doux fut l'amour, si violente la contrefaçon, le sens unique.

Votre rire du haut, du bas ventre à explosion, à implosion, aux larmes.

Cependant que je vous désarmais, vous débarassais...

Avant votre ultime voyage carcéral, nuit sidérale, sidérante, synthèse de cet Été triomphant au long cours, broyant les barbelés, les miradors comme si le mal ne devait ni n'avait jamais existé, liberté,

Liberté, liberté.

Quand bien même le malheur m'agrippe, il y a encore et toujours le grand flash, un désert de soufre, les chants reconstruits, les voix qui se prolongent dans les spirales de l'infini, de l'au-delà ; une morte aux citrons dégouline sur le vieux cadre de bois peint, doré.

Le Musée d'Amsterdam illuminé,

En feu

Votre chevelure étanche, gardienne des oiseaux de paradis, des nuances, des solstices d'été, de l'amour, de la jeunesse éternelle.

Les scarabées étranges
saignent
dessous notre crachat.



La 7

Dans les prairies
à la belle nous dormons.
La chouette nous redit
de la nuit
Le mystère violent
Les peurs d'enfant
De la Terre
L'Éternité
La nature EFFRAYÉE
L'HERBE à contre-jour
Les ombres de l'Âme.

Tes yeux, sarcophages enfouis « à l'ombre de la claire fontaine »

Les crises sauvages
Hantent mes rêves
amour réciproque
Impossible.
Dans la grange
oasis gourmande
Amour dément.

Crépuscule

Combat de poètes
le NEZ dans la poussière
Au crépuscule haletant
Les corps FIÉVREUX
Huîlés de sueur
Combat de coq
catch relais
l'Esprit moqueur
passe la main
à l'adversaire
Écrabouillé
mais gentiment
pour les Mythes revivifiés
pour la bonne cause, pour la légende
un peu Mytho, très Mégalo
pour les bréviaires, les abécédaires
L'âme gonflée
près de la rivière
En supplices de délices.
Bientôt, le feu de camp renaît.
Nos yeux fixant le ciel
comme une prière.

À vous tous

Yves Teicher
(Juin 2008)



Yves Teicher n'était pas invité au festival Georges Brassens de Vaison la Romaine...

Il était venu de Belgique accompagner son ami Jaquy Evrard, interprète, entre autres, des chansons de Georges Brassens. Je ne connaissais pas cet homme. Jaquy me l'a présenté dans les coulisses du théâtre des 2M à Puyméras, lors de la soirée d'ouverture du festival. Nous avons bavardé deux minutes. Je venais de chanter dans une commune varoise en matinée et devais présenter les artistes qui allaient chanter le soir. Je n'avais donc pas le temps de me répandre en discussions et j'oubliais cet homme à la chevelure hirsute, dont l'accoutrement se rapprochait plus de celui d'un clochard que d'un artiste BCBG. Un événement inattendu s'était produit ce 21 avril 2012. En effet, les artistes sévillans du groupe La mala reputacion s'étaient trompés de date et avaient avancé leur séjour à Vaison d'une semaine. Une catastrophe à laquelle je me devais de trouver une solution. Nous ne pouvions renvoyer en Andalousie ces cinq artistes talentueux et sincères sans leur permettre d'interpréter leur musique. Je décidais de leur proposer de jouer en seconde partie du programme en demandant aux chevilles ouvrières du festival qui allaient passer l'intégralité du festival à Vaison de réduire leur temps de passage, ce qu'ils firent tous avec générosité. La soirée fut belle. Elle se termina par un bœuf dans la salle de réception du théâtre. Les musiciens se succédaient aux pupitres et nos oreilles frémissaient d'accords reinhardtiens. Soudain, l'incroyable se produisit. Un homme âgé de 79 ans, Léon Humblet que d'aucuns surnommeront par la suite "Le vieux Léon" s'assit au piano et égreña quelques notes. Il ne payait pas de mine. Son ami Yves Teicher s'empara de son violon, lui emboîta le pas et nous entraîna en un quart de seconde dans son univers. Tout y passait, jazz, musique classique, chansons... Yves était surexcité. Tout à coup, il se mit à chanter sans micro une chanson de Charles Trenet intitulée "Formidable" avec une justesse de ton incroyable. Alors que je l'écoutais, les idées se bousculaient dans ma tête. Et si c'était la providence qui nous avait envoyé cet artiste venu d'ailleurs pour remplacer au pied levé ceux de La mala reputacion. Le lendemain matin, j'appelais à la première heure Georges Boulard, le président de l'association Les amis de Georges Brassens, pour lui relater cette fin de soirée à laquelle il ne pouvait assister, étant obligé



Yves Teicher - Paris, 1987 - © Jean-David Moreau

quiétude grandissait. Yves allait-il être en mesure d'assurer sa prestation s'il continuait à se mettre dans de tels états. Alors je pensais à un autre artiste que nous avons reçu à Vaison en 2010 et qui éclaboussa de son génie notre festival : Allain Leprest. L'hommage à Charles Trenet que rendit Yves Teicher, accompagné par son complice Léon Humblet relève du miracle. Deux heures non-stop d'un voyage dans l'univers de deux hommes : Charles Trenet, le fou chantant, et Yves Teicher, le fou furieux. A la fin du spectacle, le public lui a réservé une standing-ovation spontanée et de l'avis de certains, son concert fut l'un des plus grands moments de tous les festivals Brassens de Vaison-la-Romaine. Inutile de vous préciser que nombreux furent les amis organisateurs de festivités brassésiennes désireuses de le programmer l'an prochain. 2013 célébrera les 100 ans de la naissance de Charles Trenet. Je puis d'ores et déjà vous assurer que notre ami Yves Teicher sera présent à Vaison l'an prochain. Quand on a la chance de croiser un tel artiste, on ne peut l'ignorer. Un grand merci à Jaquy Evrard de me l'avoir présenté, car au-delà de l'artiste, Yves est un homme admirable d'une culture infinie qui a su se mêler à tous les autres sans vouloir s'imposer comme un grand parmi les grands.



Gwenm Audic, 2019.

d'aller se reposer un peu après une rude journée et avant un festival de 11 jours à venir.

– Georges, je m'engage à programmer Yves Teicher pour un hommage à Charles Trenet en fin de semaine pour remplacer nos amis espagnols. Ce sera « formidable ». Georges me fit confiance. Il n'eut pas à le regretter. Yves a transcendé le festival qui pourtant, cette année, fut d'un niveau exceptionnel. Pas bégueule pour deux sous, il n'a pas rechigné à aller jouer dans une maison de retraite, sur la terrasse du Village vacances... Yves est un artiste, un vrai. Il connaît les poètes, les philosophes, les chanteurs, la musique (il a travaillé le violon avec Ivry Gitlis). Pas fortuné, il s'en allait le matin jouer dans la rue pour gagner quelques sous alors qu'il dépensait aussitôt au comptoir des bars. Le concert approchait et mon in-

quiétude grandissait. Yves allait-il être en mesure d'assurer sa prestation s'il continuait à se mettre dans de tels états. Alors je pensais à un autre artiste que nous avons reçu à Vaison en 2010 et qui éclaboussa de son génie notre festival : Allain Leprest. L'hommage à Charles Trenet que rendit Yves Teicher, accompagné par son complice Léon Humblet relève du miracle. Deux heures non-stop d'un voyage dans l'univers de deux hommes : Charles Trenet, le fou chantant, et Yves Teicher, le fou furieux. A la fin du spectacle, le public lui a réservé une standing-ovation spontanée et de l'avis de certains, son concert fut l'un des plus grands moments de tous les festivals Brassens de Vaison-la-Romaine. Inutile de vous préciser que nombreux furent les amis organisateurs de festivités brassésiennes désireuses de le programmer l'an prochain. 2013 célébrera les 100 ans de la naissance de Charles Trenet. Je puis d'ores et déjà vous assurer que notre ami Yves Teicher sera présent à Vaison l'an prochain. Quand on a la chance de croiser un tel artiste, on ne peut l'ignorer. Un grand merci à Jaquy Evrard de me l'avoir présenté, car au-delà de l'artiste, Yves est un homme admirable d'une culture infinie qui a su se mêler à tous les autres sans vouloir s'imposer comme un grand parmi les grands.

Je puis d'ores et déjà vous assurer que notre ami Yves Teicher sera présent à Vaison l'an prochain. Quand on a la chance de croiser un tel artiste, on ne peut l'ignorer. Un grand merci à Jaquy Evrard de me l'avoir présenté, car au-delà de l'artiste, Yves est un homme admirable d'une culture infinie qui a su se mêler à tous les autres sans vouloir s'imposer comme un grand parmi les grands.

Jean-Marc Dermesropian
(juin 2012)

PAILHE

(texte inédit d'Yves Teicher)

La maison ouverte, la maison grouillante aux volets verts, maison de la morte au pigeonnier défait par les crevasses du temps. Ces murs trop épais, transpercés de petites fenêtres carrées, posées sur les appels condruziens, un chant de coq éternel, embaumé de crème de lait, laitage du ciel, laitage de ferme, œufs brouillés au cœur des blés d'or, du fourrage engrangé.

Torches de paille sèche, pourries ou vierges, coincées entre les tuiles démisées, soufflées par les vents, sifflant la chanson des cieux.

Les reflets du soleil, de la rivière, diamants inondant de lumière, les fleurs flétries des tapisseries vieillissantes des murs abandonnés, trop encombrants. De haut en bas, remue-ménage, branle-bas de combat insensé.

Dans tous les coins, les recoins de la maison, des greniers se multipliant, se grandissant, s'étirant à l'infini, objets de la dernière chance, objets de l'apocalypse tombés de la main de l'Homme, du paysan forcené, objets suant de tristesse dans leur immobilisme, cruellement abandonnés, devenus tout à coup inutiles, bons à rien...

Richesse insolite, infinie déroulant toute sa force, sa magie devant un cœur meurtri, désemparé, le mien ! Cherchant par tous les moyens à les réanimer, les ramener à la vraie vie, rejoindre gentiment leur Histoire, leur légende, quand trop de compassion pour eux envahit douloureusement tout mon être.

Mèches de cheveux, vieilles coiffes, vieux broc, brocante affamée, libérée de ses barreaux trop affables et mélancoliques, lits bateaux entassés, démesurés, commodes en chêne massif, peints et repeints, placardés d'hideuses couleurs, armoire à glace, vermoulue, maladroite, carcasses de vélos rouillés, chambres à air poreuses, pneus fissurés, craquelés, hors d'usage, inusités.

Lampadaires à pétales à roses roses. Sculptées, horloges à coucou, à pendules.

Infâmes bondieuseries omnipotentes, dans les chambranles, dans les murs incrustées, soudées. Vieux pots de légumes, vieux bocaux périmés, conserves de légumes en tout genre, fruits confits non identi-

fiables, confiture d'arrière monde. Vieux peigne, vieux dentier antique, cage à fromages, coupe pain à manchettes, à manivelles, lavabos portables, brou-

ettes, binettes, houes, bêches, faux, pèse-patates, râtaeux, fourches...

Maison Pompéi, vieux fers, vieux grimoires, vieille télé, vieille radio, vieilles dentelles jaunies, vieux poêles, vieux zinc, vieux gaz...

Tous ces objets, entre la vie et la mort pris en flagrant délit, leur dernier souffle dévoilé par mon cœur, une dernière fois photographiés.

La rivière serpentait à travers champs et prairies, défiant clôtures et barbelés. Dessinait nonchalamment de Pailhe à Ossogne, des mirages vivants, des paradis absolus. Sous un ciel bleu acier ont jailli des cigognes, un sang lisse coule dans toutes mes veines, derrière mes tempes, avril débarque ses barques tricolores, ses bateaux folâtrant au-dessus de la vase, dans laquelle tu enfonces tes genoux,

ton âme, ta vie. En dessous de chaque pierre, tout au long de la rivière, un chabot fier, éperdu, nous prend par la main jusqu'aux étés infinis, pâles, stridents.

Vigueur sans déroute, sans routine, sanguine. Les chardons émoustillés, bleus électrique, violets, au son des bourdons, des mouches vert fluo avancent masquées, avancent démasqués orage et amour orangés, le rouge aux joues, les cuisses marbrées.

Un petit sentier bonace reliait le haut du village à la ferme d'en bas, piétinait allègrement notre terrasse, le jardinet en contrebas qui conduisait naturellement aux dépen-

dances de la ferme située juste en dessous de notre maison.

Chemin public, devenu avec le temps chemin privé. Seul l'ami Jean l'empruntait selon son cadastre d'antan, car, auparavant, presque toutes les maisons étaient de petites fermes se reliant toutes entre elles par ce genre de petits sentiers...

Il est bien évident que l'ami Jean feignait, prétendait la plupart du temps aller aux œufs, au lait, au beurre, sans se soucier aucunement qu'il pénétrait, dévergondait notre espace privé. Empruntant un chemin toujours pour lui légal et de surcroît nettement le plus court. En fait tout

cela n'était que prétextes, manigances afin d'arriver à son but ultime, rendre visite à ma mère, qui elle ne fut jamais dupe de son manège aussi peu subtil que visible et prévisible. Mais quand même charmée par sa culture



« Pour moi, mon père a toujours été ailleurs. J'étais son dieu parce que j'étais sage, docile, studieux alors que lui était plutôt canaille. Pour apprendre la musique il faut être docile. Je me suis réveillé plus tard. Révolté. »

Yves Teicher (in revue *Tiens* n°12, nov. 2004)

Cécile, Stéphane, Yves (sans date)

PAILHE

infinie, hautement potagère et rurale, charmée par ses petits présents très intéressés bien sûr, petits cadeaux éthylico-bucoliques, laitues, oignons, bouquets de fleurs, mauvais pékèt, mauvais whisky, cueillis directement dans son grand jardin magique...

Pour ternir un peu ce tableau, cette fresque d'Épinal, un évènement quasi tragique surgissait toujours au moment de son départ, un feu d'artifice funeste, une tornade, un typhon.

L'ami Jean démonté sous la fêrule d'une houle féroce, à la fin de sa visite, remontait toujours le petit sentier en titubant violemment, crachotant, grognant, labourant de gauche à droite le paysage, balayant le ciel, le décor, de son corps noueux et chenu. Wal-lonisant, tout en chantant sa chanson fétiche, *number one* au hit parade : « Dans la vie faut pas s'en faire, moi je n'm'en fais pas »...

S'autodiagnostiquant toujours de la même sorte, quels que soient les dégâts. Passant aux aveux les plus scientifico-médicaux : « c'n'est rien, valèt, c'n'est qu'une demi-cuite ».

Diagnostic qui nous semblait un peu léger, car ses énormes et fameuses demi-cuites nous semblaient plutôt bien pleines, alarmantes, diluviennes, ce qui nous amenait plutôt que le contraire à nous en faire sérieusement. Seigneur Jean, grand carriériste à la carrière Julien, mage du petit granit bleu, de toutes les maisonnettes enfantées par les saignements de calcaire, les saignements saugrenus de marbre, par tous les envoûtements condruziens des sorciers, tailleurs de pierre. Un peu l'idiot du village, un peu pervers, un peu comique, un peu risible. Dans la bouche, gencives nues, rouge pivoine, soutenant quelque horde de chicots, bouquet de tourbe noire, encore debout, trônant fièrement, tout en se décomposant, agonisant avec orgueil et héroïsme.

Dans la bouche tous les mots mâchouillés, moulus, bouillie de bébé régurgitée, panade mal ravalée. Soutenant sa mâchoire de guingois, écrabouillée, accentuant des effets phonétiques d'un polyglotte imaginaire. Fin linguiste en charpie, peut-être dans une autre vie, sautant rivières et clochers, continents. Apôtre communal, nous assommant

d'une langue, borborygmes de bistrot, consonnes, syllabes molles, fondues, dégoulinantes, hoquets, aboiements de vieux chiens malades, miaulements rauques, de vieux chats sans dents.

Pauvre Jean, tu pars à la fin de la semaine dépenser tout ton mois. Traverses la campagne en taxi de luxe jusqu'au village Végas. Tu pars arroser tes faux copains d'onomatopées rurales mélangées à la cervoise, à la bière de Jupille. Et puis quand ta cuite est vraiment trop entière, qu'elle a quitté définitivement le sillage de sa moitié, tu quittes alors Végas, pour ton ultime hôtel, le fossé. Et, rentré chez toi, bredouilles, bien souvent pour te consoler, tu dors, une culotte de femme sur la tête, tu gémis, piailles, aboies après des fillettes imaginaires, ton estomac, ton foie gorgé, engorgé de remèdes de grand-mère : rhum, fine, goutte, mélangés à quelques brins de thé de sapin...



Marc Girard, 2023.

Quant à ma mère, elle ne nous laissa jamais tranquilles avec ses convictions les plus profondes, son militantisme suraigu, bio, écolo, Communiste, diétético-féministe bien avant la lettre... d'avant-garde, contre la société de consommation, les multinationales, les holdings...

Ni par ailleurs avec la crème de lait de ferme, bouillie, jaunie, gluante, dégoulinante, étalée avec délectation par sa main habile sur des tranches de pain beaucoup trop friables, beaucoup trop épaisses. Etalée avec ostentation, jubilation, sadisme, tout cela devant nos yeux ahuris et franchement dégoûtés.

Ni par ailleurs avec les confitures très, très périmées de la vieille.

Qui même si elles furent objectivement impraticables, ir-regardables, immangeables, nous furent imposées très dictatorialement comme la panacée universelle, sous prétexte indiscutable qu'elles étaient faites maison par la morte, donc salutaires.

Du fond du pot jusqu'au couvercle, des objets non identifiables, non identifiés se baladent... Corps vivants ou corps morts, trop flasques ou trop durs, momifiés, fossilisés, morceaux de sucre grisâtres, peau de prune recroquevillée, saisissantes sous la dent comme l'angoisse de croquer subitement un bout de dent détaché d'une carie, le tout surélevé d'un bloc de paraffine mais conservant soi-disant à long terme les confitures, envahissant par son volume presque tout le contenu du pot.

La mauvaise foi n'épargne personne, de

PAILHE

l'Humanité, gentil ou terrible fléau, parfois fertile, mais le plus souvent stérile. Ses conséquences vont de zéro à l'infini, toujours porte-parole de la bonne ou de la mauvaise cause. Elle argumente à perdre haleine, persuade follement avec grande habileté.

Se justifiant sans cesse, justifiant tout acte, toute pensée avec une vraie passion, une vraie sincérité. Nous persuadant tantôt du verre à moitié vide, tantôt du verre à moitié plein. Terrible fléau où s'agglutinent malheureusement les plus petits et les plus grands malheurs de la terre. Du comique au tragique, du minuscule à l'énorme, s'installe

comme une pieuvre écrasée sur le crâne des gens, sans scrupules nous aveugle inlassablement avec des tours de passe-passe de virtuosité, de haute voltige, d'arguments malaxés, essorés tellement, de mensonges affirmés avec tant d'autorité qu'ils en deviennent vérité première absolue et parfois pire.

« Pierre, tes corrections ? »

« Euh ! Michel, tu sais bien, mes élèves, tous des bêtes, la société, tous des cons ! »

« Pierre, arrête, tous ces mots sont insensés, il faut être raisonnable, pense donc à ton devoir le plus urgent, les corrections ? ! »

L'angoisse de ces bouts de papier qu'il faut souligner en rouge, pour juger, éliminer, laminier, ruiner ou encourager des Êtres dont on dirait que l'unique et entière destinée ne dépend que de ces affreux bouts de papier, de ces horribles traits rouges sur eux griffonnés, en abondance ou non. Angoisse qui pèse dans la maison, infecte les murs, passe par les portes, les cheminées, se pose visqueuse, comme la suie, la fumée qui s'enfuit du foyer qui sans cesse la refoule comme un gros fumeur de pipe pour se poser, s'infiltrer incognito dans tous les coins, recoins les plus improbables de la maison...

« Et toi, Michel tes corrections ! »

« Euh ! Foutre et diantre ! Enfer et damnation ! »

Tout à la révolution, à la lutte armée : « Dans la forêt opiniâtre malgré les singes velus. » Slogans

éructés des fauteuils, des chaises meublant une salle de séjour étouffée par toutes les déjections nocives de l'antracite 20/30, par quelque adage rimbaldien et tellement à propos : « Je est un autre », « L'action est la faiblesse de la cervelle » Phrases semblant constituées principalement du socle inaugural, du cri primal de nos deux compères envahis de copies, de culpabilité, de l'aura aliénante, aliénée, fonctionnarisante de nos institutions.

Envahis par un silence de plus en plus pesant par diverses bribes, divers essais de phrases avortées, de gestes échangés dans la plus stricte économie d'énergie, de moyens, fantômes sans visage, volatiles et imaginaires. Entre deux Gauloises, deux Johnson,

le geste s'allie difficilement à la parole. Trop de nerfs, de muscles, de tendons pour cela devraient être mis en branle, à l'épreuve.

Tout cela dessous le fracas de l'ombre vacillante de leur corps trop frêle et désincarné, plaquée sur un mur blanc désespérément humide, animée, actionnée par les flammes hyperactives et vigoureuses du foyer. Oncle et père alors enfoncés, noyés, perdus dans des canapés de fortune, déchiquetés, délabrés, saupoudrés finement d'un magma de coussins, de couvre-lits matelassés, troués, de couverture, de tissus, conglomérat agencé selon une méthode d'improvisation libre, d'art spontané, de paresse grandissime et innée, spécialement conçue

pour la contemplation, les élucubrations philosophico-poétiques, conçu surtout pour remettre à très tard ce qu'il aurait fallu faire la veille.

« Pierre il serait bon de penser à, dans la mesure où... »

« Oui tout à fait Michel, de procéder à ... Pourvu que... »

« Tout à fait Pierre » de se dépêtrer un instant de tout ce confort bourgeois, de cet amas de vieilles clicotes trop moelleuses, sauver quelque élan de franche rébellion, sauver l'idée immortelle de la révolution.

Passer du rêve au concret, des livres au revolver. Mais trop tard, voilà nos deux compères, asphyxiés par les songes. Langage des signes s'engouffrant, s'agglutinant mentalement sur les innombrables possibilités du devenir humain, de l'utopie, de la gauche, de la lutte des classes,



Marc Girard, 2023.

« La morale est la faiblesse de la cervelle. »
Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*

PAILHE

l'Internationale, la dictature du prolétariat, l'éducation, la mobilisation des masses laborieuses. Alors l'un se tire-bouchonne les favoris, l'autre, la moustache, performance physique alliée substantielle d'un silence d'une fumée de plus en plus épaisse, d'un brouillard de plus en plus prégnant et imprégnant nos vêtements, nos cheveux, irritant nos yeux, notre gorge. Comme monte dans nos têtes l'ombre du désarroi, au fur et à mesure qu'elles se vident d'idées, d'idéologies sombrant de plus en plus dans les marécages, deviennent sans ailes, sans souffle, se cognant à la vitre comme un oiseau blessé. Alors tout à coup l'ultime avant-garde, la modernité vraie, vole à notre secours, s'offre à nous comme un immense boulevard, une oasis. Voie rapide des aphorismes se serrant chaleureusement les coudes nous enlaçant avec chaleur et compassion, Héraclite d'Ephèse, Démocrite nous sauvant la vie. Puisque de toute façon tout coule et rien ne reste, il ne nous reste plus alors qu'un recours en grâce, balayant d'un coup toute métaphysique, toute philosophie. Croire en un vrai sanctuaire de l'humanité.

« La Musique, mon fils, la musique. Bach, Beethoven. Voilà l'immortalité, la vérité vraie de l'Être Humain. Sa seule continuité... »

Et pourtant mon oncle, cet ancien Kibboutznik voulait à tout prix redorer le blason du travail manuel, retrouver, remettre à l'honneur « le siècle à mains », la main habile. Investir les noirceurs amères, amphigouriques de nos greniers infinis.

Anciennes granges des temps immémoriaux où est entassé sans aucune précaution le seul héritage familial. Livres anciens, de latin, de grec piqués par l'humidité, mangés par les mites, surveillés par les oisillons, la ronde des chauves-souris inhalant les restes de poussière de blé, de fourrage ancien...

Mon oncle aurait tant aimé opérer de ses mains la métamorphose complète du *Home*, trop vétuste, trop délabré. Relier entre eux les différents espaces antagonistes de la maison, s'offrir un duplex de poussière, de gravats, de paille sèche, s'offrir une franche communication entre des mondes opposés. Troquer Kafka, Blanchot, Bataille,

les ténèbres de l'absurde, contre les rayons lumineux d'un labeur sain, concret et constructif. Résoudre à jamais une double énigme. Travailler, et de ses mains. Apprivoiser le monde du travail, des travailleurs, monde pour lui si étrange et si obscur. Opérer un rapprochement souverain entre les intellectuels de gauche et les masses laborieuses, saisir sur le vif, l'âme, le cœur, les sentiments profonds du monde ouvrier. Mais qui sont les plus souvent par eux complètement inconnus. Défendus à cor et à cri, dans l'ambivalence la plus absolue, le poing immuablement levé dans les manifs, les cortèges, les revues, manifestes, les slogans altiers, l'Internationale vociférée, chantée comme l'assaut final, une cerise énorme sur le gâteau.

Michel alors brave le mur de soutènement, bien déterminé à le transpercer de part en part, mur qui sépare les deux grands greniers. Un marteau dans une main, un burin dans l'autre, lui qui n'ayant jamais planté un clou s'étonne soudainement de la difficulté de la chose, de la résistance des matériaux. Incongruité teicherienne, mégalo trotskarde, le pot de terre contre le pot de fer. Après cinq minutes, il redescend par l'échelle de bois, tout penaud, tout pâle, bredouille, réalisant en pleine conscience et d'une manière empirique, ce que veut dire l'expression « aller dans le mur ». S'écriant en lui-même de toutes ses forces : « les rapprochements sincères entre des mondes trop différents sont impossibles. Foutre, enfer et damnation ».



Cécile, Yves, Stéphane, Sarah (1966)

Multipliant, débats, manifestes, actions, écrits philosophiques, théoriques, ignorant le plus souvent qui ils sont, leurs vraies aspirations, les méprisant même inconsciemment, comme des êtres acculturés, sous éduqués, vulgaires et inintelligents.

Tout comme les ouvriers ne pensent qu'à l'immédiateté, n'ayant qu'un seul concept en tête, les miettes de pain qu'ils pourraient avoir en plus le lendemain dans leur assiette, se laissant lâchement défendre par les intellectuels, sans se soucier aucunement de leur mauvaise foi, de leur mépris. Le monde de la pensée, de l'abstraction, des Arts, du raffinement n'ayant à leurs yeux aucune valeur, les foulant aux pieds même comme leur très cher ballon de football qu'ils aiment par contre infiniment comme un soleil illuminant leur vie, comme leur seule raison d'Être. Musique, peinture, poésie, littérature ne servent à rien, beaucoup trop coûteuses, trop encombrantes pour eux.

PAILHE

Piétineraient l'âme humaine par et pour leur ballon rond. L'échangerait contre leurs enfants, leurs femmes comme le paysan, maltraite ses animaux, les petits sentiers, les chemins, les rivières, forêts, pour l'unique rentabilité de leurs cultures.

Vraie utopie que de vouloir rapprocher des mondes antagonistes profitant hypocritement l'un de l'autre. Mais il faut conserver à tout prix l'adage bien pensant de la diversité, jusqu'à la sensiblerie, le non-sens, de fausse gentillesse, en fausse solidarité, d'ignorance en ignorance, d'hypocrisie en hypocrisie, soleil trop brûlant.

Père, avec insistance, se fait appeler Vulcain, tisonne le feu de toute son âme, vêtu du matin au soir d'une imposante pelisse, qu'il proclame à haute voix et fièrement être en renard d'Alaska. De la tête au pied, été comme hiver, vraiment lui sied. Sur-

plombée d'une barbe épaisse et noire, d'un chapeau haut de forme. Évoquant des révolutionnaires dissidents, exilés, des intellectuels russes déments. Extravagante acquisition dont il ne manque jamais de vanter à ses hôtes, déjà à la dérive, tous les mérites esthético-thermiques, tous les charmes du Grand Nord. Tenue supra trash aux reflets roux et argentés.

Parures semblant aussi être dérobées à de vagues tsars déchus, tristement oubliés.

Tout à coup dans l'air s'installe alors la tyrannie d'un ZÈLE absolu, ailé et infatigable. En hyperactif, Vulcain se métamorphose afin de maintenir en permanence l'état de choc, la surchauffe, la gourmandise d'un four, immuablement la gueule ouverte. Afin de maintenir la transe paroxystique de tous les ébats pyrotechniques de Vulcain. Aller jusqu'au bout de la nuit, attiser, éterniser l'avidité des flammes, de la fournaise, embrasant les ruines, les vieilles pierres de la façade bicentenaire de la maison, apporter au monument lapidaire, à l'édifice incendiaire, le répondant nécessaire au bon déroulement de toutes les outrances paternelles, familiales, ménagères et civiques.

Initiatiques et hiératiques, toutes ces veilles, ces rondes excessives autour des feux d'enfer. Tous les sermons, les sermons, les grincements de dents

du dieu Vulcain, seul face aux braises sanglantes, fendant, refendant heures après heures la pierre bleue, éclatant, s'éclatant de toutes parts les mille morceaux encerclant, cernant de près la fournaise envoûtante.

La nuit avance, Vulcain titube de plus en plus, s'incline, tombe soudain à la renverse, roule dans le talus, puis une fois relevé, penche de plus en plus franchement vers le nid des flammes, vers le bûcher assoiffé. Il aimerait tant pour d'infimes secondes étreindre le malheur, la mort fauve, les douleurs atroces, s'offrir en holocauste sur l'Autel du délire... Offrir son corps si frêle déjà si abstrait aux breuvages sacrificiels, sa danse macabre aux totems ivres, se tortillant, dévastant les murs, les murets, la végétation d'alentour.

Mon cœur se serrait, mon cœur se serre, transformé en sempiternelle sentinelle, calé au fond du vaisseau spatial, scrutant d'un mirador familial, de la fenêtre d'en haut la fête barbare, les folles agapes interminables. Les aléas,

allées et venues d'un ivrogne, d'un prophète suicidaire, kamikaze ou inconscient.

Prévenir la chute dans les flammes d'un corps, d'une enveloppe de chair impalpable déjà rendu à l'inaccessible, cherchant viscéralement les affres les plus cruelles, les plus folles d'une si conformiste, d'une si conviviale pratique familiale, mais pour Vulcain objet de toutes les convoitises les plus inconscientes, les

plus obsessionnelles, les plus délirantes et morbides : le barbecue.

« Ainsi font font font les petites marionnettes ! » La petite bande de copains de mon père rapportait le week-end chaque détail, chaque anecdote, nouveautés de la légendaire émission : « Le petit rapporteur ».

Révolution télévisuelle, qui amenait à l'époque véritablement un ton nouveau, un certain humour, plus corrosif qu'auparavant, une certaine dérision plus virile qu'auparavant, une mordante modernité, pleine de fantaisie, de gentils sarcasmes, humour, hélas bel et bien disparu aujourd'hui. Émission dont le générique était une chanson idiote et niaise, « A la pêche aux moules », que les invités du plateau télé accompagnaient d'un geste des deux mains : « Ainsi font font font les petites marionnettes. » Chanson que notre ami Claude Rossi, le plus fidèle de la bande avait réussi à faire chanter à mon père, gestes à l'appui bien sûr. Ce qui nous reposait de l'Internationale,



Yves au violon, son frère Stéphane à la guitare (1970)

PAILHE

et des chansons du père Ubu. Répertoire exigu mais que mon père possédait sur le bout des doigts.

Oh ! ces copains de mon père n'étaient qu'une bande de joyeux alcooliques, mais catégorie « dernier stade ». Sans tourment, sans agressivité aucune, plutôt gais lurons, joyeux drilles et gentiment trouble-fêtes.

Poursuivis jours et nuits par leur munition, bien calées à l'arrière de la voiture, ou sous le siège du conducteur suivant le volume du liquide bien sûr, casiers de bière, vins ou whisky.

Il est bien évident que c'est à cela que l'on distingue les vrais alcooliques de ceux du dimanche, car nous le sommes tous un peu, nous casant souvent avec une très mauvaise foi dans la deuxième catégorie.

Cependant les grands professionnels ne se séparent jamais de leurs cartouches, autour de la taille ou en bandoulière, ils boivent à flots continus, tirent sur l'ennemi du matin au soir, gagnant toujours grâce à leur opiniâtreté, à leur dévotion sans limite, grands tireurs des litres, ils ne cèdent jamais en rien, leur cible toujours atteinte.

Alors grâce à cette maîtrise sans bornes, ils réussirent le pari fou d'être morts tous à la quarantaine, bien tassée quand même, explosés par des éclats d'abus.

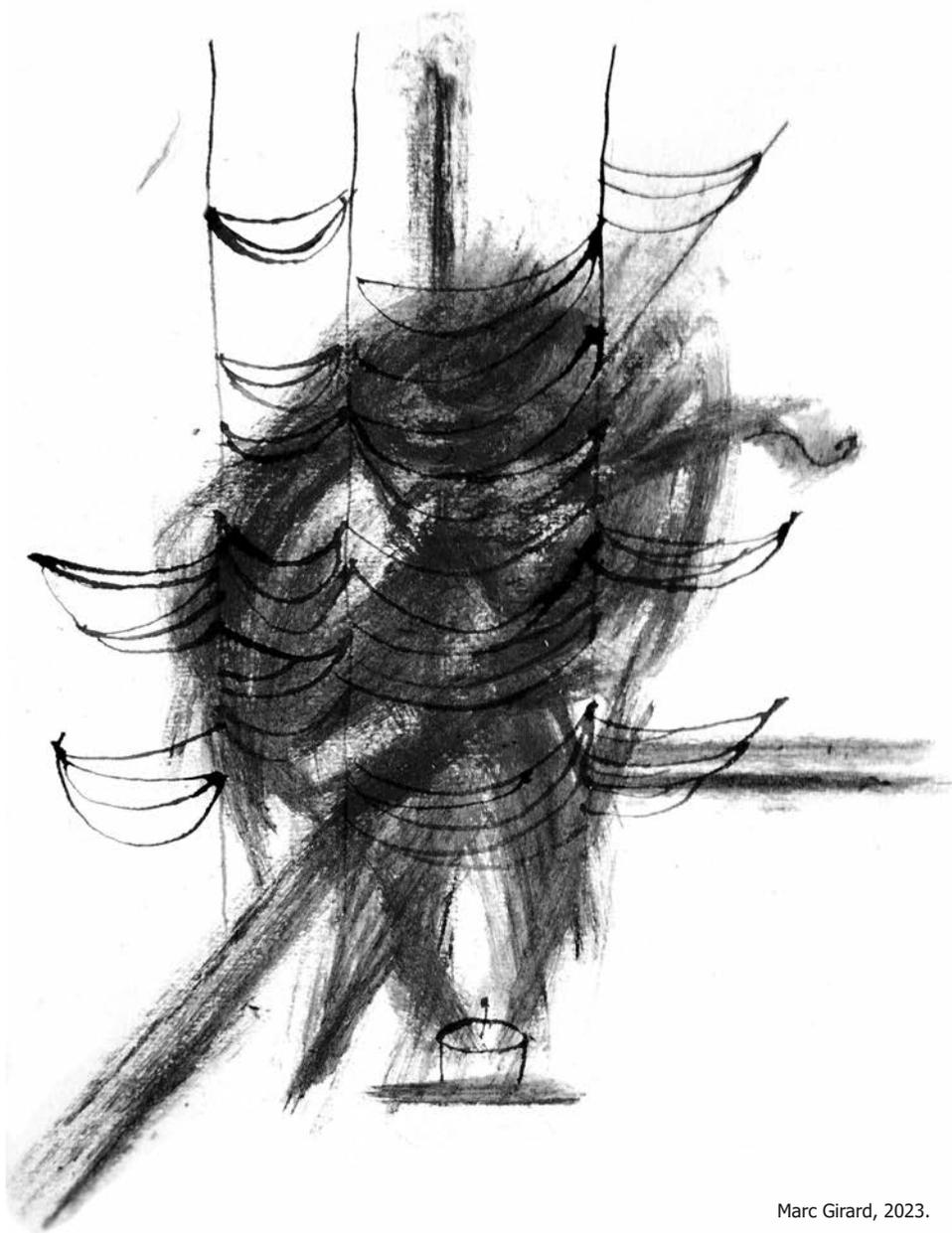
Cependant Claude Rossi avait un défaut impardonnable aux yeux de mon père, il aimait profondément l'armée et avait une grande nostalgie de son service militaire. Ce qui l'amenait à répondre au doigt et à l'œil à tous les rappels du service militaire qui n'étaient bien sûr que facultatifs. Petits séjours entre copains du même régiment, afin de ne pas perdre tout à fait la main en cas d'un rappel définitif, la guerre ! À mon avis ils s'entraînaient plus à la buvette que pendant les manœuvres. En contrepartie ils

avaient le droit de ramener de leurs brefs séjours tout l'arsenal de l'équipement militaire, et ce de la tête aux pieds mais sans les armes bien sûr. Ce que Claude Rossi fit avec un zèle particulier, chemises kakis, godasses, guêtres, casques, vestes bariolées, etc.

Sachant mon père profondément antimilitariste, il les ramenait à la maison déployant devant celui-ci ses trésors nouveaux et ce avec une jubilation particulière. Mon père dès lors eut l'idée lumineuse de retourner non pas sa veste, mais la situation en sa faveur. Il se servit donc de tous

ces accoutrements de camouflage comme objets de moquerie, de dérision. Alors sous ses ordres, ses impulsions, nous nous habillâmes, nous déguisâmes dans l'hilarité totale, couramment, en militaire.

Enfants, femmes, adultes de passage, nous étions sommés de participer au bal costumé. Prétextant casque bien enfoncé sur la tête qu'il fallait nous protéger des retombées nucléaires, de l'envahisseur, des as



Marc Girard, 2023.

PAILHE

sauts intempestifs de la Hallebarde ! Le *must* étant bien entendu de nous promener de la sorte en bande, dans le village, ou dans ceux d'à côté... Créant la stupeur totale des autochtones ou autres, ne sachant s'ils devaient rire ou pleurer.

Après quoi, mon père ne cessa plus de collectionner tous les insignes d'autorité, publics ou bibliques, les bondieuseries les plus infâmes, képis de gendarmes, de brigadiers, représentations du crucifié, moines mécaniques, chapelets accrochés, au plafond, sur les murs.

Grande farce à laquelle participaient gaîment tous les convives afin d'alimenter par les rires, les sarcasmes le dégoût des convenances la plus grande comédie qui soit, le théâtre spontané, le vrai théâtre, le théâtre de la vie, le théâtre de la rue, piécettes enfantées, d'actes, de scénettes sans artifice où les acteurs et le public ne font qu'un, l'un devenant l'autre au gré de l'improvisation s'accéléralant dans une sublime désinvolture, poussant l'ironie dans ses derniers retranchements. Gravissant les échelons de l'absurde, se transformant instantanément en prophéties en éclairs de consciences, en génie de salubrité publique, nous débarrasser d'un manteau de suie, oiseau de malheur, pernicieuse chasuble de funestes conventions, plus folles que la folie qu'on enferme, plus lugubres qu'un champ de bataille, qu'un caveau abandonné, néant de néant les ténèbres affolantes du conformisme.

L'insupportable train-train des tondeuses coupant les pelouses à ras le sol dans des quartiers résidentiels où se concentrent les rêves étriqués du petit peuple s'acharnant à couper aux ciseaux chaque brin d'herbe qui dépasse.

Les cris des mamans hystériques sur des bébés, des enfants gueulards, la tronche enduite de salive maternelle, acide, nauséabonde, morne morve, les champignons lépreux du devoir, de l'imposture au goût amer, qui trop cajolent, répriment, idolâtres, étouffent. Après cela, il ne restait plus à mon père, pour clôturer le tout, de pratiquer en permanence ce que j'appellerais l'exercice de la prose non prosaïque ou de la prose dépaymée.

« Plus on a des souvenirs plus le monde est agrandi et magnifié. Donc, la réalité de ce temps-là est pour moi vue de dessous la table, d'où je voyais le monde. Par exemple, dans le jardin il y avait un puits. Alors, qu'est-ce qu'il y avait dans ce puits ? Le puits, inépuisable mystère ! C'est d'abord cela, ma vie, la musique est venue après. Je me sens plus proche de la poésie que de la musique. Je cours après mes fantômes, je reviens dans le temps. Quand on y est il n'y a plus rien, tout s'est envolé. Lorsqu'on est athée, comme le furent Charles Trenet ou Marcel Proust, on use du merveilleux comme d'une métaphysique. »

Yves Teicher (in revue *Tiens* n°12, nov. 2004)



Ivry Gitlis & Yves Teicher, sans date.

Fustiger toute forme de langage quotidien au profit de rares reliquats de maniérismes langagiers d'antan. User, abuser en toute circonstance du subjonctif plus-que-parfait, tout en vandalisant le bourgeois, le noblion abstrait. Faire en même temps la chasse aux écriteaux signalant quelque propriété privée, quelque entrée interdite.

Étrangler au passage les canards, les cygnes, potiches, garnitures vivantes des parcs, des terres à rallonge des fermes châteaux enviabiles embellissant le paysage. Et puis, après tout, abolir de fond en comble toute notion de travail, de hiérarchie, de rentabilité, de performance, de

« Ce qui m'a toujours le plus intéressé, ce sont les souvenirs. « Le vin du souvenir », comme disait Baudelaire. Quand j'avais 8 ans, je rêvais déjà de ma prime enfance. Toujours, je me suis senti poète, avec ce côté « retour à l'enfance » et en mémoire les vieilles maisons où nous habitons, et aussi cette noirceur propre au très jeune âge. Entre 2 ans et demi et 5 ans, ce fut pour moi la période déterminante, celle de mes sensations les plus fortes.. »

Yves Teicher, Op.cit.

concurrence, et surtout ne jamais mélanger les torchons du sport avec les serviettes de l'art, merci papa... Mais plutôt se réchauffer le gosier et de toute urgence avec quelques bières fortes des moines trappistes, quelques breuvages de la Trappe.

« Allons quérir mon très cher fils quelques substances carnées afin de nous sustenter quelque peu. Accueillons nos hôtes autour du monument lapidaire, afin que Vulcain organise quelque agape. Il faudrait pour cela que nous empruntassions de concert le véhicule automoteur, sans oublier de nous couvrir le crâne d'un casque militaire, le corps d'habits de camouflage. Nous protéger des retombées nucléaires, des affres de la hallebarde, en empruntant quelques itinéraires secrets, après quoi il nous faudra procéder à la maintenance du *home* tout en prenant soin de nous divertir les oreilles à l'aide de la machine à fabriquer les sons, retrouver l'éternel, Ludwig et les autres...

L'éternité. »

Yves Teicher
(Mars 2015)

Du petit frère Yves

« Être », « artiste » et « disciplines musicales » ou autres sont selon moi des notions à décliner sous un angle quasi épistémologique sans lequel les valeurs, l'expérience humaine et les jugements qui en découlent risquent d'être inappropriés. C'est pourquoi Yves n'est pas « Le » violoniste, mais avant tout « L' » artiste par la force de la vie. Ce héros de guerre des émotions n'a jamais cherché « La » médaille, mais une inaccessible étoile que son père, dans un délire mystificateur, avait promise à « son génie de fils violoniste ».



Stéphane Martini (sans date)

Il est un des derniers clowns romantiques, à l'instar de son papa qui, un jour de 1945, petit enfant, venait de voir sa maman au jardin, et, trois minutes plus tard, ne la retrouva pas, car elle avait été déchiquetée par un des fameux missiles V2 que l'armée d'Hitler envoyait sur l'Europe, croyant rattraper ainsi la victoire. Toute la joie et la détresse tellurique des Beethoven, Brahms, et autres, se trouvaient chez son papa et aussi chez lui, Yves.

Le choc effroyable qui a terrassé le père, et, par suite, le petit Yves, m'a été épargné. À cette époque, je vivais à l'abri chez mes grands-parents maternels.

L'incapable. Vous avez dit incapable ? Oui. Incapable de prendre soin d'un objet très utile : crayon, journal de classe et plus tard carte d'identité, carte bancaire ou même... un violon laissé en voiture, avec la fenêtre ouverte, à Paris, en plein soleil. Ou encore, incapable d'encoder un n° de tél, d'envoyer un sms, de parler une autre langue que le français... Tous ces gestes ou habitudes si familiers à tant d'autres, lui restèrent étrangers, au final, probablement étaient-ils triviaux et vulgaires pour son âme d'enfant devenue son âme d'artiste. Au gré de l'existence, la joie, la dérision, l'absurde lui ont permis d'affronter les doutes et les paradoxes de la vie de violoniste libre de toute contrainte, sauf celles inhérentes à l'expression et à la technique.

Ainsi Yves n'a pas trop choisi le violon, c'est son père puis le violon lui-même qui l'ont choisi. Ce surdoué du son et des lettres, chanteur ici, comédien ou auteur là, ne s'arrêta pas au violon. Au beau milieu du désordre familial toujours croissant, il était urgent qu'Yves soit capable de rester un éternel enfant.

Jouer dans la rue n'a jamais été un projet mais une résignation assumée par l'anarchiste qu'il était. Ni structure, ni publicité, ni entrée, avec comme seul contrat la caisse du violon ouverte... Parfois dans le jazz la forme ou quelques mesures pouvaient disparaître selon l'émotion de l'instant présent : arrivée de nouveaux badauds, d'une jolie fille ou encore inadvertance d'une averse... Cette quinzaine d'années de gains considérables et mérités précédait une chute probable de ce grand talent hors du commun et aussi hors du consensus économique.

Musicologie ? Détestation de la lecture musicale et amour illimité de la lecture littéraire allaient de pair. À l'occasion de concerts « organisés », Yves ne manquait jamais l'occasion de dénigrer l'enseignement musical, pour lui une fabrique d'automates.

Voilà ce musicien de rue, artiste maudit, invité en 1994 au festival « Jazz à Liège ». Il s'adjoint Bob Drewy, contrebassiste de free jazz américain, de folklore irlandais et héros d'aventure auprès de Pierre Boulez ! On assiste au démem-

« Mon style est ce qu'il est du fait que je n'étais pas savant, j'étais plutôt comme un sauvage plein d'audace et de rage. Stéphane s'appuie sur une tradition, sur des choses déjà connotées. Moi, sans cesse j'essaie de trouver une structure de base, un appui. C'est cela ma recherche. »

Yves Teicher, Op.cit

brement de *Take the A train* (Ellington), le naufrage et la déprogrammation du colosse de Rhodes sont en cours. Le public déboussolé s'en va. Ne reste qu'une poignée de gens dont Steve Houben, notre aîné, jazzman notoire, qui devant moi lui dira vingt-cinq ans plus tard : « Tu avais raison ».

Hormis un CD d'hommage au be bop dédié à Parker et à Phil Woods, notre Yves n'a jamais vraiment adopté le « jazz langage » ni le free jazz (celui de Archie Shepp et autres Don Cherry) qui, de fait, reposait sur un pré requis de « jazz idiom », malgré l'expression spontanée et libre. Teicher est et restera un produit virtuose européen : Beethoven, les sources tzigane et ashkénaze, enfin Bach, à



Stéphane Martini, Yves Teicher (sans date).

moyenne doses, sont le berceau de sa pensée musicale soumise plus tard à une déchéance organique résolument cathartique.

Avec une touche sans frettes, le violon est, dans les mains et les épaules colossales d'Yves, la poupée idéale permettant d'exploiter sans limite des centaines de micro-tons. De son propre instinct, Yves a exploité sous l'angle noble de l'expression et de l'émotion le filon dit microtonal qui est devenu, depuis peu, le *mainstream* de l'avant-garde classique occidentale. Il m'avait confié que, quelque part au Conservatoire de Moscou, son dernier CD avait interpellé l'oreille de musiciens présumés de haut vol.

Rapprochement fraternel. Au moment de son douloureux divorce, Yves s'est replié à Liège, ce mini Paris qui était aussi son lieu d'origine.

Notre mère d'origine belgo-italienne m'avait conçu avec un Vietnamiens, notre sœur Cécile avec un métis congolais, puis Yves et feu Sarah avec un Belge d'origine roumaine. Avec mon faciès d'indio, mon bagage de langue wallonne héritée

« J'ai
dans le sang
Les restes de cette misère
Blanche et hautaine
Que l'on dit légendaire
De ces restes qui, dit-on,
N'appartiennent qu'aux maudits
J'ai dans le sang
Et au travers de la gorge
Un phrasé Be-bop
Qui d'une cave enfumée
Est venu se faufiler jusqu'à moi
Oui !
Un peu de cette effervescence transmise
Les cris de Dizzie
Les soubresauts d'une bête malade
Les ronflements chauds d'une Gibson
Les triolets croches se sont accrochés à mes doigts.
Ne laissez pas passer le jazz sous prétexte de
modernité !
Elle coulera, naturelle de celui-ci
Mais quand ?
Mais à quel prix ?
Au prix de la déchéance ?
Au prix d'une saison en enfer !
J'ai dans le sang
Un peu de ces restes,
De cet héritage
D'animaux blessés,
De fauves enragés,
Qui ont tout fait à n'importe quel prix
Vie ou mort,
Dans un champ de coquelicots
Ou un champ de mines
Pourvu que l'on s'exprime...»

Yves Teicher
in *J'ai dans le sang*

des grands-parents maternels, les musiques brésilienne à Rio, cubaine du Bronx, jazz de Brooklyn puis slave et bosniaque, se sont offertes à moi pour le grand plaisir de mon frère qui, lui aussi, avait acquis plus d'une décennie riche d'expériences musicales (classique, jazz manouche, swing, impro, chanson, etc). S'est ensuivie une vingtaine d'années de collaboration passionnante entre moi compositeur et lui interprète improvisateur...

Stéphane Martini
(janvier 2023)

Résurrection

« La culture, pour moi, c'est la règle, alors que l'art c'est l'exception. »

Jean-Luc Godard

Pensant à lui j'ai eu parfois en tête l'idée de résurrection. Il y a très longtemps que j'ai pour projet, mais resté à l'état de projet, d'écrire une nouvelle sur ce thème, avec pour personnage un musicien que l'humanité, dans ce qu'elle a de plus lourd, cherche à abattre, et qui trouve à chaque fois en lui la force de revenir à la vie. C'est que j'ai souvent vu mon ami aux prises avec l'inertie parasite, celle qui nous est collée autant par les ennemis de la « danse vitale » que par le désespoir, et j'ai vu autant de fois qu'il avait finalement retrouvé l'énergie nécessaire, l'énergie créatrice.

Le « commun des mortels » – nous tous, en fait – supporte assez mal les moments d'exception, l'enfance dévisagée, la fantaisie instantanée que font naître certaines solitudes. Nourrie d'une jalousie qui accepte mal le charme souverain, sa tendance est donc de vouloir écraser ce qui lui paraît incontrôlable ; la méchanceté la plus banale s'exerce à couper les ailes des oiseaux qui volent trop haut.

Certains n'ont voulu voir que de la provocation dans ce talent rare. Les oreilles bouchées, les yeux chassieux, le cœur crispé, ils sont l'apanage des trop nombreux qui ont fait souffrir un enfant d'abord docile, puis intrépide et pitre, volontaire comme pas un, talentueux rarissime. Doué au possible.

Voici que les choses veulent bien se dire enfin clairement : le moteur Google ne parle plus de « culture », mais de « divertissement ». Il est tout à fait établi, désormais, que les deux mots sont des équivalents. Plus rien à connaître en dehors de l'économie, comme si une clef n'était plus envisagée en dehors des vérités mécaniques, comme si l'endroit ne supportait plus son envers, ou l'envers son endroit, comme si l'intériorité était devenue le mal, l'amour une curiosité malsaine, l'équanimité un équilibre négatif. Comme si tout calcul, avec ou sans résultat, valait mieux que de renaître.

J-C L

Résurrection

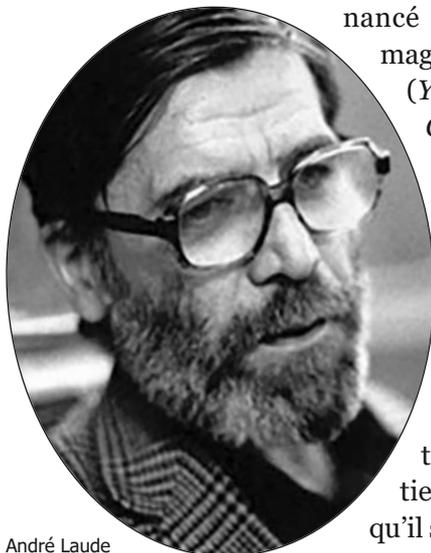
Sa susceptibilité d'une certaine époque déguisait mal un orgueil et une sensibilité tellement là, à fleur d'âme comme à fleur de peau. La médiocrité qui fait loi donne de tout son poids pour étouffer la possibilité d'une libération, la possibilité de la beauté ou de l'amour. Bien souvent, cette médiocrité s'appelle « culture », car le monde de la culture est celui-là même qui ne souffre à aucun prix la libre création, la libre parole, la solitude, pour peu que l'artiste soit un contemporain trop présent. Aussi fait-il payer très cher son authenticité à celui qui ne joue pas le jeu de l'arrivisme carriériste. Aucun regard de soutien

vers ce compagnon trop vivant, au demeurant mal habillé ! Un musicien qui gagne sa vie dans la rue, insoucieux de sa dégaine, avec la boîte de son violon ouverte sur le trottoir en guise de tiroir caisse, voilà qui ne fait pas très sérieux ! Pourtant les passants s'arrêtent, sont pris par le son unique, la sauvage souplesse d'une telle justesse, une virtuosité quasi incongrue et jurant avec la bonhomie du musicien.

En voilà un qui aura court-circuité les institutions culturelles, les experts, les maquereaux du commerce artistique, de la domestication. C'est dans la rue qu'il a rencontré ses complices et alliés, non pas au conservatoire, non pas à l'université. C'est dans la rue qu'il a trouvé Dominique et Patrick Lacroix, guitaristes jouant du jazz manouche à une époque où ce n'était assurément pas la mode, et ils ont fait un sacré bout de chemin ensemble, avec Claude Renon à la contrebasse. C'est dans la rue qu'un producteur l'a entendu et lui a

fait faire un disque, puis a financé ce très bel hommage à Charlie Parker (Yves Teicher plays Charlie Parker).

C'est dans un restaurant popu du Marais, à Paris, qu'il a rencontré une première fois le poète André Laude avant que celui-ci ne le retrouve et ne lui tienne la main alors qu'il se tordait de déses-



André Laude

poir, étalé sur un trottoir, un soir de crise. C'est que, très tôt, il a dû affronter de terribles douleurs que ses nerfs lui réservaient, et se concilier tant bien que mal avec elles. Dira-t-on jamais assez ce qu'il faut de travail pour arriver à ce degré de grâce, et dira-t-on de quelles souffrances furent payées ces sublimes temps de joie partagée ?

Comme la norme avec l'hypersensibilité, la règle supporte très mal l'exception. Elle s'acharne sur elle, elle veut toujours la contraindre, l'effacer si possible, autant dire l'assassiner. Comment quelqu'un dépourvu de toute capacité à calculer peut-il survivre en ce monde aggravé chaque jour davantage par le poids de la statistique et celui de l'argent ? Héroïque, il faut

l'être et il faut l'être encore pour tenir debout en dépit des attaques de la grossièreté égoïste, de la crudité sociale, de l'abstraction utilitaire. La musique et la poésie ont été, avec l'amitié et l'amour, ses seuls centres d'intérêt. Un travail sans relâche, pour atteindre cet absolu d'ici et maintenant que sans doute la lecture assidue de Nietzsche lui avait fait entrevoir, alors qu'il avait tout juste 20 ans. C'est alors, au prix de quel acharnement ! une liberté inouïe qu'il a pu contracter, à force d'insistance, de tact et d'amour, bien au-delà de tout esthétisme ou performance.

Cette joie qu'il a répandue, elle avait un prix exorbitant, elle ne pouvait être que sacrificielle, à certains égards. Pour autant, cette vie menée au fil du rasoir fut riche en bonheur, la nature elle-même s'offrait à lui, et il a joui de toute offrande originelle, la vie est le cadeau suprême, il a su la cueillir et la savourer.

Ses enfants, ses amis, ses auditeurs sont là pour témoigner et résister eux aussi à la pesanteur, et se délivrer du regard réductionniste qui condamne avant de recevoir. Se délivrer du temps.

Jean-Claude Leroy
(mars 2023)

« Au bout de trois mois de violon, quand mon grand-père m'a entendu jouer, il m'a dit : « Mais pourquoi tu ne fais pas vibrer ton violon ? »... J'ai pleuré... Et puis je me suis mis à vibrer comme un petit-fils de juif que j'étais. Vibrer, c'est le plus bel atout du violon, le vibrato. Alors j'ai joué devant mon prof au conservatoire et je me suis fait gronder. Le vibrato, c'est l'ornement, l'expressivité, mais il masque aussi les défauts. Le prof m'a dit : « Tu dois d'abord apprendre la justesse, la gamme, etc. » Maintenant je me rends mieux compte et je ne suis pas d'accord. L'expressivité peut aussi amener à se libérer et à jouer juste, c'est un tout. »

Yves Teicher, Op.cit

« [Au début] mon père n'habitait pas avec nous, il nous a rejoints quand j'avais 5 ans. Alors il a épousé ma mère. Et ma grand-mère a voulu que je sois baptisé, elle était très catholique alors que lui, mon père, était complètement athée. Et c'est à partir de ce baptême qu'il y a les deux prénoms, Christophe et Yves, et je ne m'en sors plus depuis lors. Les amis de ma mère et ma mère m'appelaient Christophe. Ma grand-mère m'appelait Yves, quand on m'a baptisé on a commencé à m'appeler Yves. Christophe c'est mon prénom de prime enfance et Yves c'est mon prénom qui m'a servi à l'école, mon prénom plus officiel, plus froid. »

Yves Teicher, Op.cit

Teicher avec Rimbaud : « Je suis une bête, un nègre. »



Yves Teicher - Rennes, 2019 - j-c l

À qui ne connaîtrait pas l'œuvre et le parcours d'Yves Teicher, *J'ai dans le sang*, recueil de poèmes récemment paru, à titre posthume, donne un aperçu des influences, musicales, historiques et poétiques qui ont traversé son existence. Au gré des pages, nous allons notamment de Charlie Parker à Charles Trenet en passant par Rimbaud.

En divers endroits du recueil, le sang se fait le symbole des origines, contingentes ou choisies. Dès le prélude, le poète est Juif, Nègre ou Liégeois, référence à ses appartenances comme à celles d'amis ou de membres de sa famille. Dans l'usage du terme « nègre », nous entendons aussi le retournement du stigmate opéré par de nombreux jazzmen. Au début du premier chant du recueil d'Yves Teicher, nous lisons que le jazz est la « couleur de [s]on sang », un peu plus loin, le sujet lyrique regrette les moments où « le jazz (...) devient faux nègre », « quand il a oublié Rimbaud ». Comme un fil rouge, Rimbaud est à la fois le

style, le lieu, le mythe, l'utopie et la méthode. Si l'on doit quitter l'Harmonie, écrit plus loin Yves Teicher, c'est « au prix d'une saison en enfer ».

Ces dernières années, *Une saison en enfer* fut plusieurs fois déclamé sur scène par Yves Teicher, accompagné de son violon. En mai 1873, dans une lettre à son ami Ernest Delahaye, Rimbaud désignait cet ouvrage comme un *livre païen* ou *livre nègre*. En mars 2001, dans un entretien, Teicher faisait quant à lui référence à son *violon nègre*.

Dans *Mauvais sang*, deuxième texte de la saison, le narrateur délire les noms de l'histoire. Il tourne en dérision l'histoire des races forgée sous Louis XIV par Boulainvilliers, en partie reprise par Sieyès durant la Révolution française. Les rois de France descendraient des tribus franques, l'aristocratie trouverait son origine dans l'Empire romain, quand le Tiers État aurait les Gaulois pour ancêtres.

Le narrateur de *Mauvais sang* ne se trouve aucun antécédent à un point quelconque de l'histoire de France. Il se proclame païen, puis nègre. Deux ans après l'écrasement de la Commune, l'insulte renvoie aussi aux énoncés réactionnaires, dans lesquels la violence de classe et le racisme sont amalgamés. Alphonse Daudet définissait par exemple la Commune comme « *Paris livré aux nègres* » (1).

Dans *L'Anti-Oedipe*, Deleuze et Guattari écrivent que, « *tout délire est racial, et cela ne veut pas dire nécessairement raciste* »(2). Alors, le narrateur de *Mauvais sang* mutualise le stigmate : « *Oui, j'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis une bête, un nègre. Mais je puis être sauvé. Vous êtes de faux nègres, vous maniaques, féroces, avares. Marchand, tu es nègre ; magistrat, tu es nègre ; général, tu es nègre ; empereur, vieille démangeaison, tu es nègre : tu as bu d'une liqueur non taxée, de la fabrique de Satan.* »

« *J'ai dans le sang* » raconte les « *chants nègres* », les pulsations du tam-tam aux parfums de brousse et de cendre, que le jazz lui laissait en héritage à la mémoire des miséreux, des exploités, des incompris, des innocents, avec la trompette rauque de Louis Armstrong !

« *J'ai dans le sang* » mêle Rutebeuf, Villon, Artaud, les chorales d'anges et de diables, au blues et au gospel d'un peuple venu d'Afrique parmi lequel il se comptait !

Georges Boukoff (Préface à Yves Teicher, *J'ai dans le sang*)

LE SANG VICIÉ

Qu'ont-ils donc tous ces robots,
Ces gens qui marchent dans la rue,
Les yeux délavés,
Boutonnés par la peur ?
Je les croise par milliers
Ces anciens enfants
Qu'ont-ils donc à donner d'eux-mêmes
Un spectacle aussi navrant ?
Plus de nez ni d'oreilles,
Plus de corps, de sexe vrai !
Plus de soleil levant, de soleil couchant,
Plus d'étoiles, d'aurores...
Dans leurs veines coule un sang vicié !

Désormais les sentiers de mon village sont
désertés
Par des enfants trop pâles
Qui ne seront jamais plus piqués
Ni par les ronces, ni par les orties,
Ni par la vie !

Qu'ont-ils donc tous ces robots,
Ces gens qui marchent dans la rue,
Les yeux délavés,
Boutonnés par la peur ?

Rimbaud a recours à un mythe, qu'il traite comme tel. Pour Michel Courtois, auteur de l'article *Le mythe du nègre chez Rimbaud*, celui-ci est une « figure privilégiée de l'altérité voulue, ou même la seule altérité possible mais en même temps interdite : trop autre, trop vive peut-être pour être vécue, mais la seule, une fois écartées les fausses solutions du paganisme gaulois, du délire, du mirage oriental ou du crime. (...) Si Rimbaud a choisi le nègre, c'est entre autres, parce que le recours à l'orient, si abondamment présent dans la littérature française du siècle, ne lui suffisait plus. » (3)

Dans la *Saison*, l'enfer de Rimbaud, comme celui de Teicher, est pluriel et polyphonique. Il est l'opposition à l'ordre en place, le pacte avec Satan dans la quête du savoir, le prix à payer pour trouver l'Harmonie, mais aussi l'enfer social, celui des damnés de la terre. Dans un poème d'Yves Teicher, ce sont bien « l'Empereur ... et sa trinité » qui conduisent en enfer. Plus loin dans le recueil, dans La harangue du forçat, la misère sociale, « les éternités foudroyées » et « l'enfer des églises » se superposent. Nous y croisons aussi « les vierges folles » de Rimbaud, deuxième délire de la saison, cible facile pour qui souhaite dénoncer le dolorisme chrétien.

En continuant de tourner les pages de *J'ai dans le sang*, nous rencontrons sous la plume d'Yves Teicher l'« Éternité »

et « aube
 Claire », référé-
 YVES TEICHER,
 in *J'ai dans le sang*
rences aux derniers
poèmes en vers de Rimbaud.

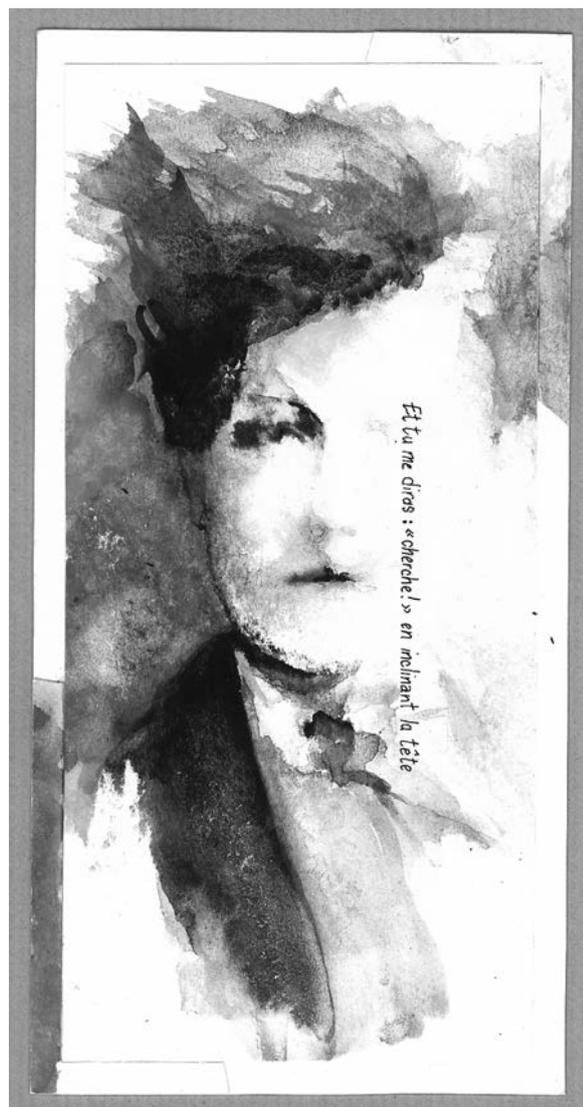
Enfin, nous faisons face à d'autres visions hallucinées, proches des *Illuminations*. L'Harmonie de Rimbaud, l'utopie de Teicher, renvoient à une nature magique, un monde païen qui ne reviendra pas. En fin de représentation, après avoir interprété *Une saison en enfer*, Yves Teicher aimait conclure par quelques poésies de Rimbaud. Parmi elles, *Qu'est-ce pour nous mon cœur*, déconstruction de l'alexandrin, destruction de l'ordre ancien, ou *Sensation*, l'un des premiers poèmes de Rimbaud, en apparence naïf, plus subversif qu'il n'y paraît. Le rêve du garçon s'y fait dans l'Harmonie des sens et la fusion avec la Nature, jusqu'à se sentir « heureux comme avec une femme ». Enfin, au gré des discussions, Yves Teicher mentionnait fréquemment *Soleil et chair*, long poème païen. Le poète y décrit le malheur de l'homme, éloigné qu'il est de l'amour « depuis que l'autre Dieu nous attelle à sa croix ». Alors, il proclame : « Chair, Marbre, Fleur, Vénus, c'est en toi que je crois ».

Vivian Petit
(mars 2023)

Notes :

- 1) Bardel (Alain), *Face au cauchemar de l'Histoire*, dans Murphy (Steve) (dir.), *Lectures des Poésies et d'Une saison en enfer*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, pp. 173-185.
- 2) Le Garrec (Maël), Deleuze et Guattari : *le délire parle toujours de race*, dans *Chimères*, n° 96, 2020, pp. 186-199.
- 3) Courtois (Maurice), *Le mythe du nègre chez Rimbaud*, dans *Littérature*, n°11, 1973. *Littérature*. Octobre 1973. pp. 85-101.

Arthur Rimbaud, par Jean-Christophe Lerouge (1991)



Yves Teicher, *J'ai dans le sang*

Ce n'est qu'après sa mort qu'Yves Teicher (1962-2022) apparaît plus largement comme poète. On le connaissait comme un musicien de jazz épris de la poésie de Rimbaud aussi bien que de la musique de Charlie Parker, auquel il consacra une mémorable séance d'enregistrement (cf. *Yves Teicher plays Charlie Parker*, CD Intégral Classic, 2005). Il interpréta sur scène Une saison en enfer d'une manière fort expressive et soulignant de son libre violon l'extra et folle lucidité de l'enfant de Charleville. Il fut aussi l'ami du poète André Laude, auquel il rendit hommage à plusieurs reprises.



Yves Teicher - Laval, bar Le Django, « Nuit Rimbaud », nov. 1991 - J-C L

Nourri des accents rimbaldiens, mais aussi de Charles Cros et de Germain Nouveau, ou encore de Max Jacob et de Charles Trenet,

il s'était mis à travailler l'écriture comme il avait travaillé son instrument, avec un acharnement de découvreur. Des origines catholiques et italiennes par sa mère, amie de nombreux artistes, dont certains jazzmen de grand talent ; juives et roumaines par son père, révolutionnaire d'ascendance trotskiste et pataphysicien de choc. Son enfance liégeoise à la fois misérable et pittoresque lui laisse de vibrantes nostalgies, si bien qu'il donne à ses vers la couleur du merveilleux, accolant des ailes à la souffrance, comme pour voler dans les airs avec elle. En tout cas, cette capacité d'émerveillement sera une grande force pour Yves Teicher, par ailleurs aux prises avec le monde froid d'un carriérisme qui lui restera étranger. Mais la révolte et la rage furent également au rendez-vous, d'où cette veine libertaire indéfectible et revendiquée ; sa poésie marie le jazz et la rêverie, la révolte et la sensualité, elle jaillit comme une voix déchirante qui surgirait du pentueux quartier de Pierreuse où il a grandi et aimait retourner.

Yves enrageait contre les charognards, les mélomanes pointilleux, les maniéristes, les esthètes voyeurs ! Pour lui, les arts boivent à la même fontaine dionysiaque, théâtre, poésie, musique, danse, peinture, comme au temps des dieux ivres ! Il détestait le moule lisse et stérile de la perfection, l'idolâtrie des chefs-d'œuvre, les musées et les bibliothèques où l'on range les ouvrages comme des linceuls et les tableaux comme les tombes d'un cimetière !

Yves aimait la vie, « la vraie Vie », celle qui transcende, émeut, pleure, enchante et fait l'amour avec la Mort !

Georges Boukoff (Préface à Yves Teicher, *J'ai dans le sang*)

Une poésie qui pétillait comme une remémoration, c'est que l'auteur dispose d'un imaginaire saturé d'impressions fortes et d'étonnements jamais dilués, il fait surgir les mots et les aligne simplement, dévoilant un panorama où scintillent les douleurs et les joies arrêtées sur la page. Redeviennent présentes des séquences très probablement vécues, à la lettre ; avancer dans un tel recueil c'est ouvrir un à un les tiroirs d'une chambre ouverte sur le monde, le monde profus et paralysant des grandes personnes, qu'il faudra vaincre ou séduire, pour conserver intactes les prérogatives de la sensibilité.

Des tableaux de vie d'une grande fraîcheur, innocence parfois marquée de noir, mais un regard qui illumine et confère aux

choses les plus quotidiennes, les plus naturelles, une aura qui rehausse le prix de l'existence. Un recueil unique, il n'y en aura pas d'autres, c'est un tombeau fabriqué par celui qui repose sous la dalle. Préfacé par son ami et complice Georges Boukoff, le volume se clôt sur une adresse de Nathanaël, un des enfants d'Yves Teicher, qui rend ici un bel hommage à son père. À propos de son écriture, il rappelle à juste titre que « *c'est une poésie écrite pour être récitée, chantée, criée...* »



Gwenn Audic, 2019.

Jean-Claude Leroy
(Poezibao, décembre 2022)

Yves Teicher, rebelle à tout académisme

Alliant virtuosité technique et sensibilité exacerbée, Yves Teicher a touché à tous les styles musicaux, de la musique tzigane au répertoire contemporain, en passant par le swing ou le bop. Mais cet écorché vif, rebelle à toute forme de concession, affiche avant tout une prédilection pour les prestations en solo qui lui permettent de sonder sa personnalité la plus profonde.

Né à Liège en 1962, Yves Teicher fait preuve d'une précocité étonnante. Il débute ses études musicales au Conservatoire de Liège à l'âge de 7 ans et accumule les premiers prix (sol-fège en 1976, violon en 1979, musique de chambre en 1981) avant de suivre des cours privés avec Ivry Gitlis : « Ivry Gitlis est un des rares grands violonistes que j'aie pu voir souvent à Liège. Alors que les relations avec mon professeur de Conservatoire étaient devenues difficiles, il a sorti son livre *L'âme et la corde*, dans lequel il explique sa rencontre avec des élèves. Il m'a alors paru accessible et, par l'intermédiaire du guitariste Philippe



Gwenn Audic, 2023.

Lemaigre avec qui il a joué, j'ai pu le contacter. Il m'a reçu et est devenu, pour moi, une véritable idole au violon, quelqu'un de la dimension d'Oistrakh. Il est peut-être le violoniste le plus atypique de l'histoire ; il a une couleur de son unique. »

Mais parallèlement à ses études classiques, Yves Teicher découvre le jazz et la musique tzigane : « Mon grand-père venait de Roumanie et adorait la musique tzigane. Quant au jazz, c'est à ma mère que je dois sa découverte. Par rébellion à l'égard de sa famille catholique, très stricte, elle a voué une véritable passion au bop dès les années 50. Elle allait écouter Jacques Pelzer, René Thomas et Bobby Jaspar qui sont vraiment devenus des amis de la famille qu'on recevait à la maison. Au retour d'un concert, Jacques Pelzer et mon père sont venus me réveiller un jour à six heures du matin : mon père voulait montrer comment je jouais du violon. René Thomas, je l'ai vu jouer à l'âge de six ans. Par ailleurs, à la maison, il y avait de vieux disques de Miles et de Parker. Le bop fait partie de mon inconscient collectif. Avec ses thèmes syncopés, il me fascine : je trouve que cette musique contient, en même temps, une grande gaieté et une vraie déchirure. »

Quant au violon, c'est vers le swing et la musique manouche que vont ses préférences : « Moi qui viens de la fascination des grands violonistes classiques, je ne trouve pas, en dehors

de Grappelli et de Stuff Smith, mon compte ailleurs. Les autres violonistes de jazz m'intéressent peu, sauf les anciens comme Eddie South ou les manouches. Mais je ne suis pas très sensible à l'école qui est venue après Ponty. Lockwood a bien sûr une très bonne technique et Pifarely, qui fait des concerts solo comme moi, est un violoniste intéressant mais il a un jeu sec. Je trouve qu'ils n'ont pas une véritable sensibilité swing tel Stuff Smith qui, sans avoir la technique occidentale, possède un vrai sens de la note bleue. »

En 1983, Yves Teicher rompt avec l'enseignement académique : « Je ne supportais plus la pédagogie du Conservatoire, c'était un problème d'hypersensibilité de ma part. »

En 1986, toujours rebelle, il décide de se tourner vers la musique de rue : « Musicalement, je ne faisais plus rien, j'avais l'impression de ne plus savoir jouer. J'ai alors décidé de faire la manche à Bruxelles mais, comme il pleuvait beaucoup, je suis parti à Paris pour jouer dans

le métro. J'ai alors rencontré des jeunes musiciens qui m'ont payé le voyage jusqu'à Montpellier. Là j'ai croisé des hippies qui avaient des cheveux encore plus longs que moi : c'était les frères Lacroix qui, avec le contrebassiste Claude Renon, formaient le trio Chorda. Ils m'ont invité à manger chez eux et je me suis aperçu qu'ils étaient de très bons guitaristes de swing. Je suis resté trois semaines chez eux puis nous avons commencé à faire des concerts dans la région. »

Tout naturellement, en 1988, c'est en compagnie du trio Chorda qu'Yves Teicher enregistre son premier album pour RCA, *Gipsy's Jazz Revival*. Au répertoire, des classiques manouches comme *Les Yeux Noirs* ou *Minor Swing* de Django mais aussi *Caravan* d'Ellington et *Night In Tunisia* de Gillespie. Le quartet tourne à travers la France et passe en première partie de Ray Charles. Quelque temps après, Teicher

« Gitlis nous apprenait à jouer sans le coussin de la mentonnière. Un jour, ma mentonnière est tombée, elle s'était dévissée, je ne l'ai jamais ramassée, j'ai joué comme ça. J'ai trouvé que ça donnait un son, ça avait plus de grain. Je m'y suis fait. Avec la mentonnière il y a plus de puissance, de soutien, mais moins de souplesse dans le timbre, dans les couleurs. »

fait du théâtre musical avec Georges Boukoff, de la musique contemporaine avec René Both et rencontre le contrebassiste Bob Drewly : « Bob est un type exceptionnel. Originaire de San Francisco, il d'abord a joué dans un groupe punk psychédélique mais, de formation classique, il était contrebassiste solo dans des ensembles de musique contemporaine comme l'IRCAM et était très proche du free : il avait joué avec Sunny Murray. Eloigné du bop, il avait inventé un autre langage à la contrebasse. On a formé un duo qui s'est notamment produit au festival Jazz à Liège en 1994 puis j'ai décidé de faire une session d'enregistrement à mes frais mais ce document a été perdu. »

La même année, Teicher crée, sous la direction de Gennady Rozhdestvensky, la première symphonie de Schnittke, avec l'orchestre philharmonique de Rotterdam : « C'était une symphonie complètement dingue qui requérait 130 musiciens, deux pianos, un célesta, une guitare et laissait, en son milieu, une création improvisée pour piano et violon solo. C'était une expérience extraordinaire d'être dirigé par un grand chef russe en compagnie d'un orchestre ayant une mentalité très ouverte. »

Mais Teicher ne renie pas pour autant ses racines manouches et le bop. En 1997, il enregistre l'album *Fiddler On The Groove* chez RCA, en compagnie de l'accordéoniste Jean-Claude Laudat.

A côté des classiques comme *Les Yeux Noirs*, figurent des arrangements personnels d'*Imagine* de John Lennon, *Ne Me Quitte Pas* de Brel ou *Été 42* de Michel Legrand et quelques compositions originales

comme cet *Ivry-sur-Seine* dédié à Gitlis : « C'était un album au concept "grand public" mais qui reste du beau violon. L'album a eu un bon accueil en France. »

Deux ans plus tard, c'est un *Hommage à Parker* qu'il enregistre en trio avec Sal La Rocca à la contrebasse mais il ne parvient pas à trouver de producteur pour cette session qui regroupe pourtant des versions étonnantes de thèmes tels que *Marmaduke*, *Steeplechase* ou *Segment*. Après avoir joué, à différentes reprises, en duo avec son frère Stéphane Martini, Yves Teicher forme en 2000, un trio qui tournera beaucoup grâce aux concerts des Jeunesses Musicales. Stéphane compose la majeure partie du répertoire et les percussions chatoyantes de Tzika Voltoch soulignent le chant mélodieux du violon : « Pendant tout un temps, j'ai pensé avant-garde puis je suis revenu à l'harmonie. Stéphane est un grand mélodiste, un véritable érudit dans les musiques latin jazz mais ouvert à d'autres styles musicaux qui cadrent bien avec la sonorité un peu yiddish de mon violon. »

Au répertoire, à côté du classique *Bei Mir Bist Du Schön'* et d'une *Danse Roumaine* de Bartok, figurent des compositions originales : une *Bossa Leone* aux rythmes latins, un *Good Vibes* au swing appuyé et cet *Orient Ex-*

press aux accents orientaux. Parallèlement, Yves Teicher joue de manière sporadique avec son trio Swing Manouche en compagnie du guitariste Daniel Falke. Mais, si les expériences musicales se multiplient en sens divers, c'est au solo que va la préférence du virtuose : « Il y a dix ans que je pratique le solo. Là, j'ai vraiment mon style de musique, c'est là que je développe le plus la richesse de l'instrument et que j'exprime le mieux ma personnalité. » C'est en solo que le Liégeois participe notamment au festival de Montreux, en première partie du duo Martial Solal/Didier Lockwood : « Par intermédiaire d'amis suisses, j'ai rencontré le collaborateur de Claude Nobs qui, après m'avoir entendu jouer, m'a proposé de jouer en première partie du duo Solal/Lockwood en 1996. Je connaissais Solal : il m'avait déjà vu jouer à Paris et était étonné que je ne me produise pas davantage

en France. Mais le monde du jazz est un univers très fermé : les musiciens ont leur clan. A ce niveau-là, je suis un peu amer. Le musicien avec qui je me suis le mieux entendu à Paris, c'est Steve Lacy dont j'ai fêté le départ de France dans une galerie de peinture. C'est le seul chez qui j'ai trouvé un réel esprit d'ouverture. J'ai du mal à m'intégrer dans le milieu jazz. »

Le solo est donc une constante chez le violoniste liégeois : ainsi, sur l'album *Fiddler On The Groove*, trouve-t-on des *Variations Sur Nuages* et des *Elucubrations Dans Les Feuilles Mortes*. L'Hommage A Parker inclut une version solo de *All The Things You Are* et Teicher compose, entre autres, *Blues d'Haifa* et *Accordage* pour *Traces Musika*, une collaboration qu'il engage avec le groupe de

graveurs de La Poupée d'Encre.

Dernièrement, c'est une autre aventure qu'il tente en compagnie du batteur russe Igor Moltchanov découvert en 2001 lors des Rencontres Musicales d'Arthome à Oupeye : « Igor vient de la pop et moi, dans le duo, je suis très blues avec des sonorités saturées : cela constitue une alchimie étonnante très moderne. Avec Igor, je vais puiser au fond de moi, dans ma vraie personnalité. Ce qui me paraît souvent difficile, c'est de faire partager ma personnalité la plus profonde à d'autres et là, j'y réussis. Je voudrais travailler dans cette voie avec Igor, en adjoignant un bassiste au duo.

J'ai aussi un projet de musique électronique : « j'ai envie de travailler avec des machines. Ce qui m'intéresse, c'est le mélange de l'acoustique avec l'électronique. Je rêve d'une musique très ouverte avec des connotations blues ou rock. » L'avenir nous réserve d'autres surprises...

Claude Loxhay
(Jazz'Halo, 2003)



Jacques Hévrard & Yves Teicher - © Rémi Le Bret

Quelques dates

1962 (Naissance à Liège. Mère d'origine italienne, dactylo. Père d'origine juive roumaine, professeur de français.

1969 (Début des études musicales au Conservatoire de Liège.

1976 (Premier prix de solfège.

1979 (Premier prix de violon

1981 (Premier prix de musique de chambre.

Cours privé avec **Ivry Gitlis**. Lecture de **Nietzsche**.

1986 (Rencontre de **Dominique et Patrick Lacroix**, **Claude Renon**, les musiciens de **Chorda-Trio**, il devient le quatrième élément de ce désormais quartet qui joue le répertoire de Django Rheinard et Stéphane Grapelli, mais aussi de Duke Ellington (*Caravan*) ou de Dizzie Gillespie (*Night In Tunisia*) et des compositions à eux.

1988 (Disque 33 tours de Chorda Trio : « **Gipsy's Jazz Revival** ».

1989 (Chorda Trio en première partie d'un concert de **Ray Charles** (Laval).

Tournées en France et en Irlande avec Chorda-Trio.

Première partie avec Chorda-Trio d'un récital du chanteur **Bruno Brel**, neveu du grand Jacques. Par la suite, Yves l'accompagnera sur scène pendant plusieurs années.

Yves Teicher fait du théâtre musical avec le comédien **Georges Boukoff**, de la musique contemporaine avec **René Both**. Tournée en France et au Maroc.

En duo avec **Ivry Gitlis**, il accompagne un soir la danseuse **Carolyn Carlson**.

Il rencontre le poète **André Laude**, participe à des soirées lectures avec lui, l'accompagnant au violon. Rencontre et bonne entente avec le jazzman américain **Steve Lacy**.

1993 (Remarqué par **Bruno Monsaingeon**, Yves est engagé comme soliste dans la création de la première symphonie d'**Alfred Schnittke**, sous la direction de **Gennady Rozhdestvensky**, avec l'orchestre philharmonique de Rotterdam. Ce concert est consacré « Événement culturel de l'année » aux Pays-Bas.

1994 (Il joue avec le contrebassiste américain **Bob Drewy**, notamment sur des thèmes de Duke Ellington. Ce duo se produit mémorablement à Festival de Liège.

1995 (Rencontre du producteur **Marc Kraftchik** qui le remarque alors qu'il

fait la manche à Paris.

1996 (Festival de Montreux, il joue en solo en première partie du duo **Martial Solal**, **Didier Lockwood**.

1997 (Sortie du CD « **Fiddler On The Groove** » chez RCA. Tournée de trois mois avec le chanteur **Florent Pagny**.

1999 (Enregistrement de l'album « *Teicher Plays Parker* » en trio avec **Sal La Rocca** à la contrebasse et **Olivier Robin** à la batterie.

2000 (Après avoir joué, à différentes reprises, en duo avec son frère **Stéphane Martini**, il forme le *Teicher plays Martini*, ce dernier composant la majeure partie du répertoire.

2001 (Rencontre du batteur russe **Igor Moltchanov** lors des Rencontres musicales d'Arthome, il jouera en sa compagnie à diverses reprises.

Enregistrement solo du CD **Traces Musika**, à « La Nouvelle Poupée d'Encre ».

2005 (Sortie du CD **Yves Teicher plays Charlie Parker**, Intégral Classic, 6 ans après l'enregistrement.

2008) CD du groupe Chorda « **Chorda Live** », Les Ondines/ABS Bellissima.

2011 (Publication du CD **Vagabunda**, Teicher plays Martini.

2012 (Concert à Moscou pour le Gypsy Jazz Festival, avec **Frédéric Belinski** et **Biréli Lagrène**.

C'est la période où il commence à donner des récitals **Charles Trenet**, accompagné d'abord par **Léon Humblet**, puis par **Johan Dupont**.

Publication du CD **Teicher-Trenet**, Air J Prod.

2016 (Publication du CD **Monade** chez Home Record ; en solo. Sans doute, son œuvre la plus personnelle.

2019 et 2020 (À plusieurs reprises, notamment à Liège et à Rennes, il donne à entendre des extraits d'*Une saison en enfer* proférés en dialogue avec son violon.

2022 (Décès à Liège le 11 avril.

Quelques mois après, en octobre, paraît son recueil de poèmes **J'ai dans le sang**, aux éditions L'Harmattan. En décembre, au Jacques Pelzer Club de Liège un hommage en musique lui est rendu par ses proches. En avril 2023, à Rennes et à Laval, un même hommage, avec ses enfants et ses amis de Chorda-Trio.



Violon géant, d'une hauteur de 3,20 m, fabriqué par le luthier Gauthier Louppe, acheté par Claude Lentz (dir. de la ferme de la Madelone, à Gouvy, haut lieu de jazz) en vue d'une stèle dédiée à Yves Teicher. Lequel devait l'inaugurer, avec son frère, S. Martini. Son décès étant survenu, l'inauguration a eu lieu en août 2022, sans lui.

Cher Jean-Claude

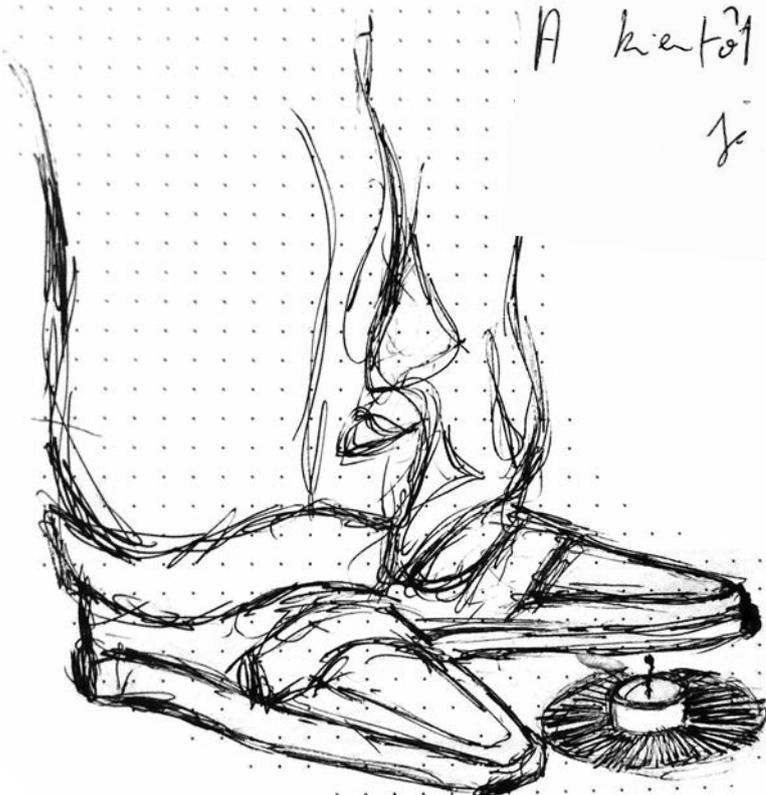
Je suis heureux d'avoir de tes nouvelles
les amis fidèles sont si rares !

Je rêve que un jour mes romanesques "amis"
que les "horribles travailleurs", l'on se retrouvera
dans quelques lieux magiques travers la paix
de l'été, le calme, la volupté dans quelques châteaux
et forêts en Bretagne ou en Bretagne. On y parlerait
que de magie, de paix d'amour et d'amitié.
J'espère aussi de ton bon cœur que l'on se retrouvera
pour de nouvelles que des choses positives.
Prends des forces, écris, repose-toi et rêve surtout.

A bientôt

Je t'en embrasse

Christophe



BÉAKOAK

REVUE BUISSONNIÈRE

ANIMÉE PAR GWENN

AUDIC & JEAN-CLAUDE

LEROY.

CE N° 2 EN HOMMAGE À L'AMI
YVES TEICHER, DISPARU L'AN

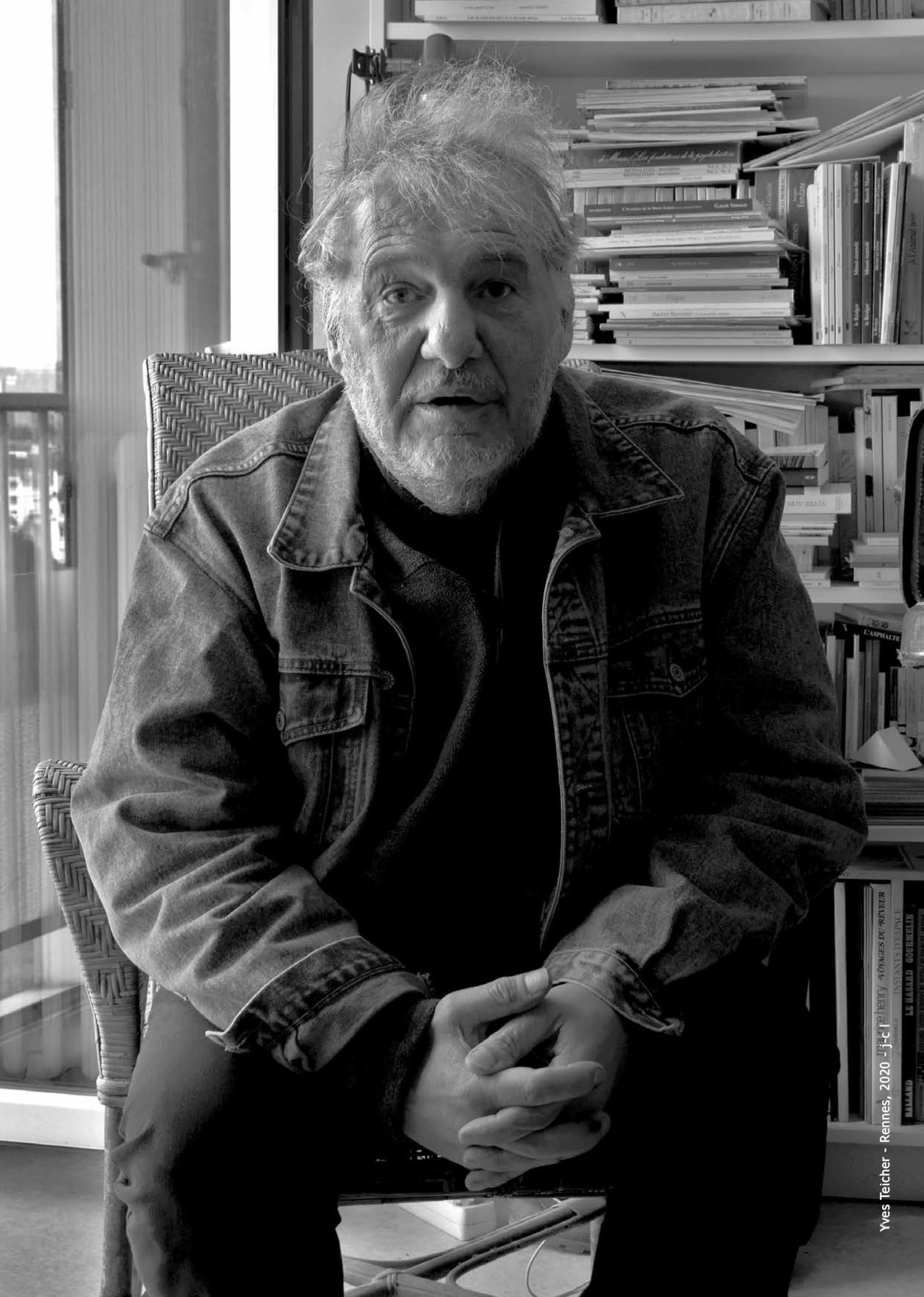
DERNIER.

REMERCIEMENTS À GEORGES BOUKOFF, JEAN-MARC
DERMESROPIAN, MARC GIRARD, JACQUY HÉVRARD, JEAN-
CHRISTOPHE LEROUGE, CLAUDE LOXHAY, STÉPHANE
MARTINI, VIVIAN PETIT, NATHANAËL TEICHER.

L'ENTRETIEN AVEC YVES TEICHER (TIENS N°12) EST À LIRE
ICI : <http://tiensetc.ek.la/le-metier-d-artiste-entretien-avec-yves-teicher-a466367>

CET ENSEMBLE A BIEN VOULU NAÎTRE EN AVRIL 2023
À RENNES (35), FRANCE.

BÉAKOAK, C/O J-C LEROY
6, SQUARE CHRISTIAN DUTERTRE
APPT III
35200 RENNES.



Yves Teicher - Rennes, 2020 - J-c I